



LE PRINCE PHILOSOPHE
CONTE ORIENTAL
PREMIERE PARTIE

Olympe de Gouges

edition **V**iktoria



La femme a le droit de monter à l'échafaud ;
elle doit aussi avoir le droit de monter à la tribune.
Olympe de Gouges, 1791

Nos remerciements à Marine Artur, Pauline Binoux,
Nathalie Loeffler, Solange Polycarpe et Danielle Sales.

Le roi de Siam eut deux femmes. La première donna le jour au prince Almoladin, & à la princeffe Géroïde : de la feconde naquit la princeffe Zelmire.

Ce monarque fut regardé par fon peuple comme le modèle de la vertu & de la Sageffe. Lui-même fut le premier précepteur de fon fils. On peut croire qu'avec un auffi bon inftituteur ce prince devint un grand homme ; mais plus philofophe que roi, l'ambition de dépouiller fes égaux & d'anticiper fur leurs droits, ni le pouvoir fuprême qu'il eut fur fes sujets, ne corrompirent point fes moeurs. Simple & fage dans toute fa conduite, il ne fut maître que pour adoucir les loix ; jamais royaume ne fut mieux gouverné, & jamais peuple ne fut plus foumis que le sien.

A l'âge de feize ans, il fe vit expatrié & forcé de fuir le plus grand des rois, & le meilleur des peres, par la cruauté de fa belle-mere. Cette reine barbare avoit projeté fa perte, ainfi que celle de la princeffe Géroïde. Elle fut abufer de l'afcendant qu'elle avoit fur le coeur du roi ; elle mafqua fa haine par les dehors les plus féduifans, & vint enfin à bout d'exécuter les projets atroces qu'elle nourriffoit depuis long-temps dans fon ame contre ces deux victimes.

Tourmentée par la jaloufie de voir que le roi partageoit également fes careffes entre fes trois enfans, & par la difficulté que cette tendreffe, exempte de prédilection,

apportoit à la réuffite des deffeins que lui avoit fuggérés l'ambition qui s'étoit emparée de fon ame, elle tomba dans une mélancholie & dans un état de langueur qui firent craindre pour fes jours. Le roi, alarmé de fa fituation, chercha vainement à en découvrir la caufe. Il fit appeller les médecins les plus infruits de fon royaume ; aucun ne put prononcer fur fa maladie : cependant plufieurs opinerent pour la groffeffe ; la reine, intéreffée à cacher fes horribles deffeins, adopta elle-même cette opinion, & l'événement terrible ne confirma que trop qu'elle ne fe trompoit pas : en cette confidération, elle demanda au roi la permiffion d'aller paffer quelques temps dans un château fitué à l'extrémité d'une prefqu'île. Elle voulut encore obtenir de lui d'emmener fes trois enfans, qui, difoit-elle, lui tiendroient lieu de fa préfence, diffiperoient fes ennuis, & contribueroient, par leur fociété, au prompt établiffement que devoit lui procurer l'air de la mer. Amadan confentit à laiffer partir les deux princeffes avec fon époufe, mais il ne put fe déterminer à lui abandonner fon fis ; il repréfenta à la reine que ce voyage dérangeroit le jeune prince de fes exercices, & lui feroit perdre des infans précieux à fon éducation.

La reine, dans fes courtifans, fit choix de ceux qu'elle croyoit propres à fervir fa fureur : Zama étoit fon confident favori, Siroes étoit époufe de Zama. Ce couple, bien fait pour être l'infrument de fes attentats, fut du voyage. Elle prit congé du roi & de toute fa cour, emmenant fort peu de monde. Les deux princeffes furent mifes dans fon char.

Ce qui augmentoit fa haine pour Géroïde, étoit de voir la tendresse que fa fille Zelmire avoit pour elle. Ces deux foeurs, n'écoutant que la voix de la nature, se combloient réciproquement des plus tendres careffes dans tout le voyage.

Quelques jours après leur arrivée dans le lieu que la reine avoit choifi pour fervir de théâtre à ses complots, elle tâcha de corrompre le coeur de fa fille, en lui affurant que Géroïde n'avoit point du tout d'amitié pour elle, que, si le roi venoit à mourir, elle feroit la première à conseïller au prince, son frere, de la chasser de la cour ainsi que sa mere. Non, maman, lui répondit Zelmire ; raffurez-vous sur les fentimens de Géroïde: ce qui me fait de la peine pour elle, c'est de voir que vous ne l'aimez pas autant que moi. Je voudrois connoître les méchans qui l'ont noircie dans votre esprit, & je les forcerois à me prouver quels sont ses griefs envers vous. La reine, ne pouvant détruire cet amour qui unissoit les deux foeurs, n'alla pas plus avant avec sa fille ; mais elle dévoila à ses deux confidens la haine invincible qu'elle avoit pour Géroïde & le prince, & leur promit de les bien récompenser, s'ils pouvoient lui procurer un moyen sûr & caché pour s'en débarrasser. Ces deux traîtres ne répondirent que trop à sa rage : les laisser vivre, disoient-ils, dans quelques parties de la terre où ils feroient inconnus, ils pourroient quelque jour secouer le joug de l'esclavage, & vous punir de leur avoir laissé la vie ! Il n'y a que la mort qui puisse vous en délivrer : oui, grande reine, si vous approuvez notre zele, Zéroès & moi, nous vous servirons au gré de vos souhaits.

C'est ainsi que ces deux monstres s'exprimoient ; & , à ce discours fanguinaire, cette femme cruelle éprouvoit dans son cœur une douce jouissance : de quelle invention vous fervirez-vous, leur dit-elle, pour qu'on ne puisse pas m'attribuer leur mort ? J'ai déjà fongé au poison, mais je crains les effets bizarres, & qui trop souvent trahissent leur auteur. Zeroès propofa de jeter la princeffe dans la mer, afin qu'on pût faire croire au roi qu'elle y étoit tombée d'elle-même, ayant voulu monter fur le haut d'un rocher. Elle ajouta qu'il falloit pour cela engager dans une partie de promenade les deux princeffes du côté de la mer, qu'elle-même meneroit Géroide au bord du précipice, & qu'elle mettroit tant d'adrefse à l'y faire tomber, que la princeffe Zelmire & ceux qui feroient témoins de cet accident lui foupçonneroient plutôt l'intention de la retenir que celle de la précipiter dans les flots.

La reine, enchantée du plan de ce projet, étoit impatiente de le faire exécuter. Elle choifit pour cela un jour que le ciel étoit ferein. Le calme de la mer, le chant des oifeaux, la fraîcheur, tout invitoit à la promenade. La reine monta dans un char traîné par des efclaves. Elle y fit affeoir à fes côtés les deux princeffes & les deux coupables confidens. Les officiers de fa fuite étoient à pied, & la mufique accompagnoit l'efcorte. La gaieté perfide des criminels & la joie innocente des victimes éclatoit dans leurs yeux. Après avoir fait des ftations dans tous les lieux les plus agréables de l'île, vifité les pavillons & les bofquets, Zeroès donna l'idée aux princeffes d'aller voir le rocher. Elles demanderent la

permission à la reine qui ne voulut pas les quitter. La face du rocher, qui dominoit sur l'île, formoit une plateforme, & l'on y montoit par un escalier dont les marches de marbre étoient soutenues par des colonnes à perte de vue. Toute la suite accompagna la reine, qui fut portée par les officiers jusqu'au sommet, ainsi que les princesses. Géroïde féconda bien leurs desseins. Elle courut la première au bord du rocher, d'où elle contemploit l'immenfité de l'océan. Comme elle n'avoit pas encore joui de ce tableau imposant & varié qu'offre une mer tranquille, où l'on voit se jouer une infinité de poissons, dont les rayons du soleil font briller les écailles comme les diamans ; tous ces objets formoient à ses yeux un spectacle enchanteur. Elle s'écria : Que la nature est belle ! que son auteur est parfait ! tous ces animaux vivent par sa providence ! son exclamation fut écoutée du ciel, qui, dans ce moment, veilloit sans doute à sa conservation. A peine elle finissoit ces paroles, que la cruelle confidente, qui l'avoit suivie de près, la poussa dans la mer, & feignant d'avoir voulu la retenir par ses vêtemens se laissa tomber comme une personne évanouie de douleur de n'avoir pu parer à un si funeste accident. Zelmire, qui vit sa soeur sur les flots s'élança avec la rapidité de l'éclair en-bas du rocher. Elle tomba sur les ronces & sur les pierres. La reine ne put contenir sa fureur, & son désespoir de voir sa fille étendue sans mouvement, tandis que Géroïde au contraire, étoit tombée sur un débris de vaisseau qui la transportoit au gré des vents. Il sembloit que quelque dieu, touché de son sort, la soutenoit sur les flots. La reine faisoit des imprécations affreuses contre elle ; & l'on fit

descendre des esclaves pour aller chercher la princesse Zelmire, qu'on rapporta toute brisée, quoiqu'elle fût encore en vie. Quelques esclaves voulurent s'élancer à la mer pour sauver Géroïde ; mais la reine le leur défendit, sous peine de mort. Dieu, qui punit les crimes & venge l'innocence, prit la jeune princesse sous sa garde, & l'on verra par la fuite le sort qu'il lui destinoit.

Revenons à cette mégère que l'enfer avoit vomie pour faire frémir la nature. Elle voit sa fille victime de son crime ; cette vue auroit dû lui faire sentir le remords & reconnoître un Dieu vengeur ; mais son cœur féroce, loin de se rendre à l'humanité, ne fit que s'irriter davantage contre Géroïde, & sa fureur ne fit qu'ajouter à la résolution qu'elle avoit prise de se défaire d'Almoladin, frère de cette princesse.

Zelmire ouvrit les yeux, & les jettant sur sa mère, elle les détourna aussitôt en marquant un air d'indignation. Elle faisoit des signes vers la mer, comme pour demander si on avoit sauvé son fils. La barbare confidente lui dit qu'oui, étant persuadée que cette ruse pourroit apporter quelque consolation à la princesse. En effet, il sembla qu'elle reprenoit des forces pour mieux sentir ce prétendu bonheur : on crut même, pendant quelques instans, qu'elle pourroit se rétablir ; mais à peine eut-elle prononcé ces paroles : «Grand Dieu ! je meurs contente, puisque mon fils n'a pas péri» que le ciel, touché de ses souffrances, termina ses jours entre les bras de la reine qui maudissoit le sort : elle ramena, dans son char, le corps de cette infortunée victime de son animosité pour les enfans du roi. Elle étoit inconsolable ; les forêts

retentiffoient de fes cris ; les échos répétoient fes affreufes imprécations ; & l'on affure que les éclairs & le tonnerre l'accompagnerent jufqu'au château, tandis que l'on voyoit du côté de la mer le plus beau ciel. L'orage & la tempête ne fuivoient que le crime, la grêle ne tomboit que fur les coupables.

Arrivée dans fon palais, elle ne fut occupée toute la nuit avec fes confidens qu'à méditer la tournure qu'ils donneroient à cet événement : ils chargerent Géroïde de leur crime. La reine écrivit à Amadan, que fa coupable fille avoit entraîné Zelmire au bord du rocher, & qu'elle l'avoit pouffée avec tant de violence pour l'en précipiter, qu'elle-même avoit été punie de fon forfait, en tombant dans la mer. Pour donner plus de vraifemblance à fon impofture, elle feignit, aux yeux de fes fujets, de pleurer cette princeffe infortunée, en leur affurant qu'elle avoit toujours partagé fon amitié entre elle & fa fille Zelmire, quoiqu'elle fût fort bien que Géroïde avoit intérieurement une haine invincible pour elle & fa fille.

Amadan reçut, par un courier, la nouvelle de ce cruel événement. Il fut quelque temps fans revenir à lui : comment croire tant d'horreurs de la part de Géroïde ? Quoi ! s'écrioit-il, toi, ma fille, qui chériffois ta foeur avec une tendrefse exemplaire, tu aurois pu devenir tout-à-coup fi criminelle ? ton âge, ta candeur n'auroient pu te fauver du crime ? tu m'aurois trompé fi cruellement ? non... oh ! mes filles ! mes filles ! c'eft un accident imprévu qui a caufé votre mort. J'étois roi, j'étois heureux : mon peuple partageoit mon

bonheur, & le ciel ne me laissoit rien à défirer ; le destin s'est lassé ; il a voulu me faire connoître les vraies peines de la vie». Après avoir donné tout l'effort à sa douleur, il fut respecter les décrets de la Providence, & sa femme lui fit appercevoir que l'homme ne pouvoit passer sa vie sans souffrir. Il ordonna de construire un tombeau dans le rocher entre deux collines. Les pierreries les plus précieuses furent employées à ce monument ; il formoit un pavillon chinois ; deux tourterelles de grosseur ordinaire, taillées chacune d'un seul diamant, ayant les yeux & le bec d'un grenat fin, furent posées sur la pointe du tombeau, comme le symbole de leur amitié. Il ordonna ensuite une pompe funèbre pour déposer dans cette riche enceinte le corps de la princesse Zelmire.

La femme de la reine augmentoit tous les jours. Elle ne quitta l'île qu'après avoir vu sa fille enfermée dans le tombeau élevé par son époux, qui, la voyant de retour, chercha tous les moyens possibles pour détruire les mauvaises impressions qu'elle paroissoit conserver contre la mémoire de l'infortunée Géroïde ; mais il eut la douleur de ne pouvoir y réussir. Il étoit bien éloigné de soupçonner quelle main lui avoit porté ce coup affreux, & lui préparoit encore un malheur plus funeste.

Cette méchante reine, qui ne perdoit pas de vue son projet, non contente d'avoir impunément perdu Géroïde, & d'avoir été l'instrument fatal dont le ciel s'étoit servi pour causer la mort de sa fille Zelmire, ne craignit point de donner à Amadan les soupçons les plus affreux sur son fils. Elle alla même jusqu'à lui dire, qu'un jour il feroit son affaïn :

qu'elle ne vouloit plus le voir ; & que le souffrir davantage à la cour, c'étoit se rendre complice de tous les crimes dont il devoit un jour lui donner le spectacle horrible. Le génie d'Amadan lui fournit un moyen qui pouvoit en même-temps contenter son épouse, & servir au bien de son fils, c'étoit de le faire voyager dans les cours étrangères. Il ne parla point de son projet à la reine, sa discrétion favorisa les jours du prince. Ce ministre se flattoit qu'elle feroit bientôt mère d'un fils, & ne songeoit qu'au moyen de se défaire de celui du roi. Elle avoit résolu, de concert avec ses confidens, de le faire assassiner quand il iroit à la chasse, & d'imputer ce crime à des brigands inconnus. Toutes les mesures étoient prises. Mais le prince, occupé entièrement des préparatifs de son voyage & du plaisir qu'il s'y propofoit, ne songeoit plus à aller à la chasse. Tout ce qui l'affligeoit, c'étoit de quitter le roi qu'il laissoit livré aux intrigues de la reine, dont il connoissoit la méchanceté.

Ce prince, n'ayant que vingt ans, avoit déjà le jugement sain & éclairé. Il entrevoyoit des tracasseries de la part de sa belle-mère, qu'il ne pourroit éviter que par la fuite. Il supplia le roi de hâter son départ, & ce père tendre s'y résolut avec peine. Le père choisit la nuit pour le moment de sa séparation. Le roi donna à son fils les conseils d'un bon père en lui recommandant la sagesse & la modestie ; l'on verra par la fuite que ce prince ne perdit pas de vue les salutaires avis d'Amadan. Il partit *incognito*, accompagné de son premier mandarin, homme de poids & d'une profonde érudition. Deux esclaves, quatre chameaux & deux éléphants formoient

tout son équipage. Il prit sa route vers les îles maldives ; après les avoir toutes parcourues, il ne lui arriva rien de remarquable, si ce n'est un événement qui commença à caractériser la philosophie de ce prince & son indifférence pour le trône. Arrivé à la cour du fultan, roi des treize provinces, il trouva la ville au pillage, & le fultan abandonné de ses sujets. Tous les esprits étoient dans une fermentation difficile à apaiser. Tous avoient conspiré pour la liberté, & chacun aspirait à régner. Le prince de Siam demanda à parler à l'empereur : on lui dit qu'on le tenoit enfermé dans une tour, & qu'il falloit assembler les premiers de l'état pour délibérer si on lui permettoit de le voir. Le peuple, instruit de sa qualité, le choisit pour arbitre, étant déjà fort fatigué de sa liberté, par l'embarras où il étoit de choisir un roi, vu les différentes prétentions de chacun. Tous vouloient l'être, & on ne pouvoit se résoudre à en adopter aucun. Un étranger défintéressé, & le fils d'un roi leur paroissoit arriver à propos pour déterminer leur choix. On lui en fit la proposition ; il y consentit, à condition qu'ils ne murmureroient point, & qu'ils feroient tous ferment, au pied de leur divinité, de reconnoître pour souverain celui qu'il alloit couronner. On s'assembla dans le temple, on jura, au pied de la statue du dieu du pays, de ne pas révoquer l'arrêt du prince étranger, & de s'y soumettre inviolablement. Un trône fut dressé pour le prince-juge, on l'y plaça, & son mandarin à côté de lui : « Ministre de mon père, lui dit-il, que ferez-vous à ma place » ? Un autre plus ambitieux auroit répondu : Je la garderois, Seigneur, puisqu'elle est à votre disposition. Mais ce sage

mentor ne rappella au prince que les paroles de son pere Amadan. L'on va voir si ses sentimens étoient conformes à la morale du mandarin. Il demanda au peuple quels étoient les griefs dont ils accusoient leur souverain ? D'aucun, répondit le plus féditieux ; nous voulions être libres, & notre liberté nous apprend qu'il nous faut un maître. Le prince vit, par ces paroles, que l'homme n'étoit jamais satisfait : Eh bien, dit-il, puisque vous êtes fatigués d'un roi, & plus encore de votre liberté, puisque vous ne l'avez que depuis trois mois, & que, depuis trois mille ans, vos prédécesseurs ne se font jamais lassés d'être soumis à leurs princes ; voyez quel fruit vous avez retiré de la révolte & de la fédition. Tout est au pillage. Vous vous disputez les uns & les autres, vous abandonnez votre commerce, on ne s'occupe plus des affaires de l'état ; ce pays, qui n'a jamais été bien florissant, va tomber dans la plus affreuse misère, & ne pourra peut-être jamais s'en tirer. Les paroles du prince frappèrent les plus grands esprits, confondirent tous les assistants qui se jetterent à ses pieds, en le conjurant de nommer un roi, & en lui protestant qu'ils ne perdroient jamais de vue ses paroles.

Le prince ordonna qu'on lui amenât le sultan, & qu'on le laissât confondu parmi le peuple. Puis il lui adressa ce discours : Sultan, tu n'es plus qu'un simple particulier ; vois ta puissance effacée, & tes dignités dans la poussière ; vois quel est le sort d'un roi qui ne s'occupe pas sans cesse du bonheur de ses sujets. Ton peuple infidèle t'a détrôné, un jour étoit ton seul asyle ; regarde ce que l'on peut réserver à un tyran, puisque tu ne le fus jamais, & que cependant l'on

t'a puni. Souviens-toi que c'est pour n'avoir pas été assez attentif au bien de l'état ; reprends ta liberté comme simple fujet, & nomme celui que tu crois digne de te remplacer. Le fultan, instruit que celui qui lui parloit ainsi, étoit le prince de Siam, lui répliqua : Fils de roi, Amadan ton pere fut mon ami, & je n'ai trouvé, dans le temps de mon regne, aucun de mes sujets qui m'ait prouvé autant d'amitié que lui. Tes vertus te font déjà marcher sur les traces de ton pere ; je veux que mes concitoyens me respectent encore dans le choix que je vais faire. Ta rageffe inspire la mienne & ma reconnoissance, tu te verras un jour privé de ta couronne par l'inimitié de ta marâtre : regne sur ce peuple & sur moi ; nous ne pouvons pas faire de meilleur choix, en t'adoptant pour notre souverain. Le temple alors retentit des cris d'acclamation & d'allégresse. Le prince descendant du trône, & prenant le fultan par la main, éleva la voix & dit : Peuple ingrat, reconnois ton imprudence : cette générosité doit lui rendre sa couronne, son amitié & votre estime. Tombez à ses genoux, il est encore digne de régner ; soyez justes à son égard ; il vous gouvernera avec une nouvelle tendresse. Chacun applaudit, & demanda pardon au fultan de l'outrage qui lui avoit été fait : son peuple jura unanimement de ne lui jamais manquer de respect, & d'effacer, au contraire, par le zèle le plus ardent, la honte de l'infidélité qu'il venoit de lui faire éprouver.

Le fultan remonta sur son trône, & promit à son peuple de le chérir & gouverner en pere. On célébra des fetes

fuiwant l'usage du pays, & on dreffa une ftatue en mémoire du prince qui avoit remis l'ordre & le calme dans fes états.

Après avoir paffé environ un mois dans l'île au milieu des fêtes & des plaifirs, Almoladin prit congé du fultan & de fa cour, qui ne voulurent point le laiffer partir fans lui donner des témoignages de leur gratitude. On lui fit prefent d'un cafque & d'un bouclier d'écaille de tortue tranfpacente de plufieurs couleurs, & doublés d'une feuille d'or. Le cafque étoit garni en-dedans d'une gaze en argent, brodée en pierreries les plus précieufes qui formoient le bourrelet. Le croiffant étoit taillé d'un feul diamant, ainfi que le bouton qui foutenoit trois plumes d'une beauté fans pareille. Le bouclier étoit à-peu-près de cette richeffe. Il reçut auffi un damas, dont la poignée étoit des plus rares, dont la lame étoit d'un or auffi bien poli que l'acier le plus fin. C'étoit ce que le fultan avoit de plus précieux.

Le prince de Siam avoit d'abord refufé ces préfens, fous prétexte qu'un voyageur ne pouvoit jouir d'effets auffi magnifiques ; mais le fultan ayant infifté, & lui ayant témoigné que ne pas les accepter, c'étoit l'humilier, il fe rendit à fes follicitations. Il fut ordonné aux mandarins & à tous les efclaves d'être fur pied, pour efcorter le prince jufqu'au lieu de fon embarquement. Le peuple & les grands fe joignirent à cette efcorte. Le fultan & le prince monterent dans un char fuperbe, traîné par douze éléphants blancs. La mufique & les cris d'allégreffe les accompagnerent jufqu'au vaiffeau où devoit s'embarquer Almoladin, & fon mandarin qui ne l'avoit pas quitté d'un infant. L'air retentiffoit de

chants à sa louange, & analogues à l'heureuse paix qu'il avoit rétablie dans leur royaume. Le fultan fit mille careffes à son bienfaiteur, avant de s'en féparer ; & toute l'escorte resta sur le rivage, jusqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue. Laiffons ce prince continuer son voyage, & réfléchir philosophiquement, avec son mandarin, sur ce qu'ils venoient de voir ; & revenons à Siam, fuivre ce que la justice du ciel réserve à cette reine cruelle.

Le roi n'avoit pas quitté son appartement pendant trois jours. La douleur d'avoir perdu son fils, lui rendoit importune la présence de ceux qui vouloient lui faire leur cour. Il s'étoit vu, tout-à-coup, privé de ses trois enfans, de tout ce qu'il avoit de plus cher monde. Son coeur paternel étoit plongé dans le plus profond chagrin. La reine s'étoit fait annoncer plusieurs fois ; mais Amadan avoit toujours refusé de la voir. Elle voulut absolument lui parler. En l'abordant, elle lui demanda le sujet de sa retraite & de son affliction : Votre haine pour Géroïde, lui répondit Amadan, a causé la perte de mes deux filles ; c'est encore par elle, que j'ai été obligé de sacrifier mon fils, en l'éloignant de moi, pour le soustraire à vos regards, sous le précieux prétexte qu'il conspireroit un jour votre perte. Vous m'avez rendu le plus malheureux des hommes. La barbare sourit en entendant ces paroles ; mais elle craignoit le retour du prince. Elle vouloit sa mort, non son éloignement. Elle s'empressa de demander au roi le lieu de son exil. Amadan lui répondit que le prince n'avoit point d'endroit fixe, qu'il lui avoit permis de voyager dans tout l'univers, qu'il l'avoit seulement recommandé à

plufieurs monarques, & que, dans tous les états, on lui fourniroit les fonds néceffaires à fa dépenfe. La reine ne put contenir fa fureur & fes regrets d'avoir manqué fon coup. Elle fit les plus vifs reproches au roi : Vous confpirez, lui dit-elle, de concert avec votre mauvais fils ; vous avez juré ma perte, tous les deux enfemble ; &, fi vous ne faites revenir le prince, je vais vous foupçonner du plus noir attentat contre moi. Le roi, qui aimait avec idolatrie fon époufe, lui promit de la fatisfaire, quoiqu'il ne fût pas fur de la route que fon fils avoit prife. Dans le moment de fon départ, il étoit fi troublé que, faifant voyager fon fils indiftinctement par-tout, il avoit oublié de fixer fa marche ; mais il envoya des couriers dans les états voifins. Il s'écoula près de trois mois, avant qu'on eut appris qu'il avoit quitté les ifles maldives. La groffeffe de la reine touchoit à fon dernier terme ; fa râge augmentoit fes fouffrances. Le roi, pour la confoler, lui dit que le prince arriveroit bientôt. Il fe flattoit d'ailleurs que la reine fe calmeroit, par le fpectacle attendriffant de l'enfant qu'elle alloit mettre au jour ; moment où la nature exerce tout fon empire, même fur le coeur le plus féroce.

Roi vertueux, quel eft ton fort ? Que ton attente fera cruellement trompée !

Les fouffrances de la reine devenoient fi aiguës & fi fortes, que l'on fit affembler ce qu'il y avoit de plus expert parmi les gens de l'art, pour les confulter fur fon état. Elle paffa près de dix jours dans des tourmens continuels. On propofoit plufieurs opinions, & l'on n'ofait rien décider. Il fallut, enfin, avoir recours à des moyens violens, puifque la

nature ne faisoit rien pour elle. Elle touchoit a son dernier moment, quand le roi ordonna qu'on la délivrât. Tous les ferremens ne purent arracher le monstre qu'elle portoit dans son sein. On ne put l'ôter que jusqu'à la ceinture. Il n'avoit pas forme humaine. C'étoit une figure effroyable. Il n'avoit point d'yeux ni de nez, seulement une espèce de bouche, qui ressembloit au museau d'un lion. Son corps étoit privé de bras, & couvert d'une écaille, dont la surface étoit garnie de pointes aiguës. On dit que ses cheveux étoient autant de serpens, dont les sifflemens effrayèrent toute l'assemblée. Ce monstre vomissoit une écume, qui infectoit les assistants. Le roi, frappé de ce phénomène, se dévoua aux dieux, & ordonna des sacrifices. La reine, voyant le prodige affreux par lequel la vengeance céleste se manifestoit sur elle, avoua son crime, déclara ses complices, & mourut en disant ces paroles de Sémiramis :

Il est donc des forfaits,
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais.

Le monstre, qui sortoit de son sein perdit la vie avec elle. Le roi, défolé & frappé de ces dernières paroles, fit arrêter, sur-le-champ, les deux complices, qui furent enchaînés & livrés à la fureur du peuple. On les condamna à subir la loi du talion. Il fut ordonné qu'on les conduiroit au sommet du rocher, & qu'on les jetteroit ensemble, de manière à ne point tomber dans la mer, où ils rencontreroient une mort trop prompte pour leurs forfaits. On prit si bien les dimensions,

que leur sang resta imprimé sur toutes les pierres, contre lesquelles ils allerent se heurter dans leur chute. Dechirés en pieces, mais encore vivans, on les garda à vue, & on les vit souffrir pendant trois jours, sans leur porter le moindre foulagement. Abandonnons ce récit effroyable, & suivons le prince à Golconde, où il va être témoin d'une aventure plus agréable que celle qui vient de se passer à Siam.

Dans le royaume de Golconde, les beaux arts fleurissent comme en France. Les fings y font fort à la mode. C'est un animal que l'on instruit dans ce pays, & qui imite parfaitement. Quelquefois même, il est créateur, & c'est ce qui excite la jalousie de tous ses confreres. Il y avoit un directeur de ce genre de spectacle, qui en avoit un si aimable & si spirituel que tout le public ne vouloit voir que lui. Il faisoit faire fortune à la bande joyeuse. La mode, dans ce pays, est que chaque particulier ait un finge, lequel imite son maître, à s'y méprendre, suivant son caractère & son amabilité. C'est encore la mode, parmi les beaux esprits, d'envoyer leurs fings sur le théâtre public, pour être reçus aux jeux & aux fêtes qui se donnent, suivant leur mérite ; s'il n'a pas de talens, ou de protecteurs, on ne le met pas même à l'essai. Cela produit de grandes disputes. Les uns se plaignent des autres. L'intérêt du finge favorisé devient une affaire grave. La jalousie fermente : on conspire contre lui, & souvent sans savoir pourquoi. Le prince arrivoit au port, quand une affaire des plus plaisantes venoit de se passer dans la ville, à la salle de spectacle. Il débarque, & se fait conduire au gouvernement. Arrivé sur une des plus belles places de

cette fuperbe ville, tout-à-coup il fe voit arrêté par la foule qui lui fermoit le paffage. La populace l'étourdiffoit par fes cris. Bientôt il fe fit un grand epace, à caufe d'une troupe de chiens qui aboyoient autour d'un finge, que l'on menoit enchaîné. La bande joyeufe le fuiroit par derriere, en verfant des larmes fur fon fort. Le prince, étonné de ce cortège & de l'adrefse du finge, qui donnoit des coups de pattes, fort élégamment, aux dogues qui aboyoient après lui, fans fe laiffer mordre par aucun, demanda pourquoi ce finge étoit enchaîné, & ces gens ainfi affligés ? Un des plus fages de la foule répondit au prince, qu'il ignoroit la faute du malheureux finge, pourfuivi par cette meute acharnée ; mais qu'on ne l'emmenoit pas moins en prifon chez des hermites, qui apprennent le devoir de la fociété à ceux qui ne le favent pas. Le prince, ne pouvant revenir de fa furprife, voulut en favoir le motif ; &, s'adreffant au directeur, il lui dit : Monfieur, puis-je vous demander la caufe de votre malheur, puifque vous verfez des larmes. Hélas ! lui répondit le direfteur, quel eft l'homme qui peut fe flatter de n'en pas verfer, & de n'en point faire répandre ? Actuellement les hommes fe dévorent, les loups fe mangent, & les finges fe déchirent. Vous voyez celui qu'on mene enchaîné ; c'est bien le plus aimable, le plus fpirituel de tous les finges : mais l'envie aux doigts crochus vient de le pincer par le cou, & de nous ôter notre gagne-pain. Il étoit fi drôle, fi plaifant ! quoiqu'il fe fît craindre, on ne l'aimoit pas moins. Il ne falloit pas qu'un lourdaud lui marchât fur la patte, il le lui rendoit au centuple, mais avec une dextérité qui mettoit de

fon côté tout l'avantage. Il n'y a pas de si bon cheval qui ne bronche. On lui a tendu un piège, & il a donné dedans, comme un benêt. Un jour, qu'on l'avoit affiché dans toute la ville, il s'avifa de chercher des infectes dans la tête d'un vieux gredin de finge, aussi rampant que flatteur, lequel venoit de lancer un coup de pied à une pauvre guenon qui n'avoit rien fait que de jouer avec lui de la meilleure grace du monde. Ce finge, dis-je, vindicatif, voulant donner un coup de griffe au mien, l'appuya sur la draperie de la loge du roi. On noircit ce pauvre animal que vous voyez chargé de chaînes, on lui imputa toutes sortes de malices. Le plus grand monarque & le plus juste fut induit en erreur. Sa bonté, sa clémence furent trompées. Son seul plaisir étant de rendre ses sujets heureux, & s'occupant plus du bien de son état que de la querelle des finges, il a cru faire un acte de justice en faisant mettre le mien chez des hermites. Par ce moyen il adoucit la loi, qui est des plus sévères contre ceux qui manquent à la grandeur suprême ; mais mon finge n'en est pas moins la victime des méchants & des envieux. Qu'a-t-il fait ? que de plaire en général, que de se défendre vis-à-vis de ceux qui l'ont attaqué ? Et, suivant mon avis, l'agresseur a toujours plus de torts que le défendeur. Hélas ! si notre bon prince n'y met ordre, les plus méchants deviendront les plus forts, & l'on verra bientôt ce pays livré à cette inquisition, dont on parle tant dans tout l'univers ; mais il faut tout espérer de ses futures lumières».

Le prince de Siam resta d'autant plus surpris de ce discours pathétique, qu'il lui étoit adressé pour des finges. Il

ne pouvoit concevoir que leurs différens puffent parvenir jufqu'au pied du trône : il penfoit que les fouverains ne devoient pas plus s'occuper des querelles des finges que de celles des littérateurs, parce qu'elles n'étoient pas meurtrieres ; mais, en philofophe, il fe douta qu'il y avoit quelque chofe de plus extraordinaire qu'un coup de patte donné dans la draperie de la loge qu'il fouloit à fes pieds, & qui ne pouvoit bleffer fa majefté royale. Il laiffa aller l'efcorte, en fe promettant bien de s'informer plus exactement de ce qu'il venoit de voir & d'entendre, dès que l'occafion s'en prefenteroit.

Le roi de Golconde étoit inftruit de l'arrivée du prince dans fes états ; &, quoique ce dernier ne vouloit point fe faire connoître dans cette cour brillante, il fut obligé de fe rendre auprès de fa majefté qui l'avoit mandé pour l'inftuire que le roi fon pere venoit d'envoyer un courier pour s'informer s'il étoit arrivé à Golconde.

On attendoit le prince depuis quelques jours, & on lui avoit préparé des fêtes fuivant fon rang. Le roi alla au-devant de lui jufqu'à la porte de fon palais, & le reçut avec toute l'aménité d'un grand monarque. Après l'avoir embraffé, il le conduifit dans fon appartement & lui communiqua la lettre de fon pere qui demandoit fon retour. Il ne lui cacha point une autre lettre qu'il avoit reçue du premier mandarin du roi de Siam, qui le prioit de retenir le prince dans fa cour, parce qu'il avoit découvert une confpiration de la reine contre lui, & qu'il n'ofoit révéler à fon roi le crime de fon époufe, dans

la crainte de trop l'affliger. Le prince ne fut point étonné de la conduite de fa

belle-mere ; mais, comme il aimoit fon pere, il réfolut de retourner à fa cour, dût-il s'expofer à tous les malheurs poffibles. Le roi de Golconde s'oppofa à ce projet : il lui protefta qu'il n'auroit ni vaiffeaux ni chameaux pour le conduire, & le conjura de refter dans fes états jufqu'à nouvel ordre.

Le prince ne put s'empêcher de fe rendre enfin aux vives follicitations du monarque, qui le préfenta à la reine & à route fa cour. Il y eut un grand feftin : les finges les plus habiles jouerent leur rôle. Ils vinrent tous pour faire leur cour au prince, présentés par les courtifans. Ce cortège lui rappella l'aventure de celui qu'il avoit rencontré chargé de chaînes. Il en parla au roi, qui lui dit que ce finge étoit des plus hardis & des plus malins ; qu'il avoit abufé de la liberté qu'on lui avoit laiffée ; que les batteleurs qui avoient ce finge, étoient fi glorieux de le pofféder & de le montrer en public, qu'ils en étoient devenus d'une impertinence infoutenable ; qu'ils avoient gagné un argent immense par l'adrefte de ce finge, que le public le voyoit cent fois de fuite fans fe laffer ; enfin qu'il vouloit extirper le mauvais goût de fon royaume, en encourageant les belles-lettres, & en chaffant ces mauvais batteleurs. Le prince ne put s'empêcher d'applaudir au projet du roi ; mais, en même-temps, il demanda la grace du finge, en lui représentant que le meilleur de tous les rois étoit fouvent le plus trompé ; qu'il ne falloit pas toujours s'en rapporter aux apparences, & qu'il

croyoit que ce finge n'étoit pas auffi coupable qu'on le lui avoit fait paroître : les plus fages de la cour appuyerent le difcours du prince. Le roi, enchanté d'avoir un motif de faire grace au finge, lui rendit fur-le-champ la liberté. Il ne vit point fans peine qu'on avoit furpris fa bonne foi. Le finge fortit de fa prifon, comblé de préfens du roi ; mais il refta trifte, rêveur : ce qui affligea beaucoup fes partifans. Les peines de la vie influent toujours fur l'efprit ; & aucun animal n'en eft exempt, chacun dans fon inftinct. Le mal eft bientôt fait, mais il n'eft pas fi-tôt réparé. Le finge qui, avant cette cataftrophe, étoit impériefx & vindicatif, qui faifoit trembler tous fes femblables, & qu'on n'ofait aborder, tomba dans la pufillanimité : une petite guenon le mene par le nez, car les finges ont leurs foibleffes comme les hommes.

Le prince fe regardoit déjà comme fort heureux dans fes premiers voyages. Il avoit remis un fultan fur le trône, & il avoit délivré un finge. Il fe difoit : Tout eft fomis à la nature ; on ne peut fuir fa deftinée. Ces réflexions le jettoient dans une rêverie, dont il ne fe doutoit pas lui-même ; mais les femmes de la cour, qui n'avoient pas levé, les yeux de deffus lui, s'en apperçurent & en inftruifirent le roi.

Almoladin fongeoit à rejoindre fon pere, mais les regards de la reine de Golconde troubloient fon efprit. Son mandarin, qui étoit toujours à fes côtés, lui dit : Prince, on vous obferve : fongez que vous n'êtes pas à la cour de Siam, & que vous devez rendre les égards que l'on a pour vous. Le prince revint à lui comme d'un affoupiffement, il fit des excufes avec tant de grace & de fimplicité, que toutes les

femmes defiroient de faire fa conquête ; d'ailleurs, il étoit fi beau, fon air fi noble, qu'on l'auroit pris pour un dieu fous la forme d'un mortel. La moitié de la nuit fe paffa dans les jeux & la danfe. Le lendemain, on alla à la chaffe, ce qui eft une grande fête à la cour de Golconde. Ce grand conquérant, contemporain du plus grand des monarques, eft par-tout magnifique, noble & généreux ; il aime les gens d'efprit, & foutient les arts : la pompe & la richeffe le fuivent jufques dans fes récréations, & cela fans obérer fon peuple ; il prodigue, au contraire, fes trésors, pour que fes fujets en foient plus heureux. La chaffe eft fon plus grand plaifir, il n'y va jamais fans être accompagné de quatre mille perfonnes. Le prince, quoique né fimple, élevé fans ce fafte impofant, ne put s'empêcher d'admirer & de goûter cette magnificence ; deux mois fe pafferent ainfi dans de nouveaux plaifirs, chaque jour offroit aux regards du prince de nouvelles fêtes : il commençoit cependant à s'en fatiguer, lorfqu'une lettre de fon pere vint le tirer de cette molleffe qui ne lui convenoit point ; en appréciant la fauffeté des courtifans, les injuftices des mandarins, & envoyant l'affluence des jolies femmes, tout lui faifoit craindre une cour trop fomptueufe.

Le roi de Siam lui faifoit part de l'affreux événement qui venoit d'arriver à fa cour, il lui mandoit que quoiqu'il ne foupirât qu'après l'inftant de le revoir, il étoit fort aife qu'il s'inftuisît, & ne perdît point le fruit de fon voyage ; il lui confeilloit de parcourir toute la Chine, & de venir enfuite confoler fa vieilleffe. Cette nouvelle l'affligea : il regrettoit

même, par tendresse pour son père, d'avoir craint la fureur de son maître, au point de l'abandonner ; il fit part de cette lettre à son mandarin, il la communiqua même au roi de Golconde, en lui demandant la permission de partir *incognito*. Le roi lui répondit : Je vous le permets, si vous le pouvez ; mais vous avez fait trop de sensation dans ma cour, pour que les dames, sur-tout, n'aient pas les yeux sur vous. Le prince répondit fort bien à cette galanterie, & il assura le roi qu'il alloit voir toutes ces dames pour la dernière fois, sans le prévenir sur son départ ; que, de cette façon, elles ne pourroient l'accuser d'impolitesse, & qu'il tâcheroit de profiter de l'avis que son majesté venoit de lui donner. Le roi se douta de son stratagème, & fit avertir toutes les dames ; aucune ne se trouva chez elle, & il se fit inscrire chez toutes ; il prit congé du roi après l'avoir instruit de son marche, & fixa son départ pour la nuit suivante. Il partit, en effet, avec son mandarin & ses gens ; il étoit deux heures du matin : quel fut son étonnement, lorsque deux esclaves vinrent l'arrêter de la part d'une personne de la cour. Le prince crut que c'étoit le roi qui lui jouoit ce tour, il ne fuivit pas moins les deux esclaves ; mais, comme son mandarin ne le quittoit pas, ils dirent au prince que ce n'étoit point à son ministre que cette personne avoit affaire. Almoladin ordonna donc à son mandarin de l'attendre, & se laissa conduire seul par les deux esclaves qui lui firent traverser tout le palais, il arriva enfin dans un appartement galamment meublé, d'où on le fit passer dans un boudoir somptueux : il n'y vit personne mais il se douta bien

qu'il étoit en bonne fortune, & qu'il n'avoit à craindre, dans ce charmant réduit, que le pouvoir de deux beaux yeux.

Le prince n'avoit que vingt ans & toute fa fageffe & fa philofophie ne le mettoient pas à l'abri des fenfations de l'amour ; mais il partoit... que pouvoit-on attendre de lui ? ... Il faifoit ces réflexions quand une vieille femme de la cour fe préfenta à lui, il fe raffura en la voyant ; mais la duegne l'intimida bientôt par fes difcours : Prince, lui dit-elle, avez vous cru paffer deux mois à la cour de Golconde, fans faire aucune fenfation fur le coeur des dames ; & vous-même n'avez-vous rien fenti pour aucune :... Pardonnez-moi, lui répondit le prince ; beaucoup d'admiration & de refpect : Vous pourriez vous difpenfer du dernier fentiment, lui dit alors la vieille ; & fachez qu'une puiffante dame brûle pour vous du plus tendre amour : à ces mots, le prince frémit, il fe rappella les regards de la reine au moment de fon arrivée, & toutes les attentions qu'elle avoit eues depuis pour lui ; mais il ne pouvoit croire qu'une tête couronnée fe portât à une démarche de cette efpèce : — Il faut, prince, continua la vieille, que vous répondiez aux defirs de la femme que vous avez fi fort intéreffée. Almoladin ne vit point d'autre parti que celui de perfuader à la duegne, que s'il n'avoit pas prévenu la dame qui s'intéreffoit fi fortement à lui, il n'en brûloit pas moins fecrettement, qu'il alloit faire un petit voyage indifpenfable, & qu'il efpéroit revenir paffer fix mois à la cour de Golconde. La reine qu'on avoit cachée derriere une draperie de croifée, n'avoit pas perdu un mot de cette converfation, elle parut alors couverte d'un voile qui laiffoit

affez entrevoir une figure céleste. Le prince ne renonçoit pas fans peine à tant d'appas ; mais, c'étoit l'époufe de fon ami, d'un roi qui l'avoit reçu avec tant d'affection & de magnificence. Malgré les charmes de la reine, il ne put fe réfoudre à violer les droits de l'hofpitalité, il lui dit les chofes les plus agréables, & la conduifit infenfiblement à une converfation de la plus pure philofophie, qui ne fatisfit pas d'abord la reine, mais qui finit par lui faire plaifir. La douceur & l'éloquence avec lefquelles s'exprimoit le fils du roi de Siam, lui firent une fi forte impreffion que fes tranfports fe calmerent. — Quoi ! lui difoit ce prince, un moment de plaifir peut-il vous faire renoncer à tout ce que vous vous devez : ceux que vous mettez dans vos intérêts peuvent vous trahir, puifqu'ils font capables de fervir vos foibleffes : alors envifagez les maux que vous auroit occafionnés un infant d'oubli de vos devoirs. La reine ne put s'empêcher d'avouer au prince qu'elle auroit plutôt péri avec fon fecret, fi fa premiere dame d'honneur ne l'avoit point portée à cette démarche dont elle rougiffait à fes pieds, & dont elle lui demandoit pardon. — Le prince la releva, en la perfuadant que lui-même ne voyait pas avec indifférence les bontés qu'elle avoit conçues pour lui ; mais que l'homme ne devoit fouvent acheter le bonheur que par les privations les plus douloureufes, & que celle qu'il éprouvoit dans ce moment, étoit même d'une nature à troubler pour jamais fa tranquillité Soit que la reine crût que le prince penfoit ce qu'il difoit dans ce moment, foit que l'amour propre fatisfait chez les femmes leur tienne lieu d'amour, elle prit plus de

courage, & lui dit, en lui ferrant la main, qu'elle ne le retenoit plus ; fans doute, que le prince auroit été arrêté malgré lui, dans cet adieu, fi la reine n'avoit difparu auffi-tôt à fes regards. On le reconduifit au même lieu ou il avoit été arrêté. Deux heures s'étoient écoulées dans cette entrevue ; le mandarin n'avoit point paffé fon temps auffi agréablement que le prince, & il peftoit de bon coeur contre cette aventure, d'autant plus que ce fage mentor ne doutoit point que ce ne fût quelque dame de la cour qui eût arrêté Almoladin. Il le vit arriver avec plaifir : il ne lui fit point de queftions. Le prince l'aborda feulement avec un fourire, qui lui annonçoit ce qui venoit de fe paffer.

Tout étoit encore dans le plus profond filence dans le palais, & il en profita pour en fortir avec toute fa fuite. Quelle fut fa furprife de voir toute la ville éclairée fans rencontrer perfonne ! Arrivé à la porte de la ville qui lui fut ouverte, il fe trouva tout-à-coup environné par quatre mille perfonnes avec autant de flambeaux, & cent femmes richement parées, les unes plus belles que les autres ; elles lui dirent : Prince, nous venons vous rendre toutes à-la-fois la vifite que vous nous avez faite à chacune en particulier. Le prince, ravi de cette galanterie, y répondit avec une préfence d'efprit & une amabilité peu commune. Toute cette efcorte brillante l'accompagna à dix ftades de Golconde. On le força de paffer le refte de la nuit dans un château du roi. Il y confentit avec plaifir. Ce château magnifique étoit orné des plus belles peintures, & de tout ce que l'art a de plus recherché. Lorfque les dames eurent procuré au prince tous

les différens jeux les plus récréatifs & les plus amufans ; après qu'elles lui eurent prodigué tous les agrémens poffibles & les plus nouveaux, elles prirent congé de lui, feignant de fe retirer dans leurs appartemens, & lui dirent : Vous êtes actuellement en notre difpofition ; adieu, jufqu'au jour. Le prince, de fon côté, alla fe repofer quelques heures. La mufique, la plus délicieufe, fe faifoit entendre dans tout le palais. Il s'abandonna aux douceurs du fommeil, flatté par les accords de cette divine harmonie.

Le foleil ayant répandu fes rayons fur la furface de la terre, le chant des oifeaux, les cris des perroquets réveillèrent le prince tout-à-coup. Son mandarin étoit déjà prêt : «Fils du roi des rois, lui dit-il, ton fonge eft évanoui, tu n'es plus captif, ta liberté t'eft rendue. La cour brillante qui t'a arrêté ici, s'eft éclipsée ; elle a craint de te paroître indifcrete en te prodiguant fes plaifirs : tout eft calme dans ce palais, il faut le parcourir avant de l'abandonner. Il faut emporter la defcription de ces lieux enchanteurs. Tout ce que j'en ai vu me paroît fuperbe». Le prince n'y étoit entré qu'aux flambeaux ; en jettant les yeux fur une glace qu'il avoit vue la veille, il apperçut à la place fon portrait de grandeur naturelle, & parfaitement reffemblant ; il crut être dans un palais de fées. Le roi l'avoit fait placer de façon que, par un ouvrage mécanique, il paroiffoit ou difparoiffoit à volonté. Sa furprife fut au comble lorfqu'ayant tourné la tête pour parler à fon mandarin, il vit, en voulant rejeter les yeux fur ce qu'il avoit vu, le portrait du roi de Golconde à la place du fien. Le roi étoit représenté lui offrant une autre mignature

fur une boëte travaillée d'un feul diamant. L'efclave, qui étoit caché derriere & qui faifoit mouvoir le méchanifme, avoit paffé fon bras fi adroitement, qu'il fembloit fortir naturellement de deffous le manteau du roi. Il ne favoit comment répondre à cette nouvelle galanterie qui lui paroiffoit au-deffus d'un mortel ; mais, en réfléchiffant à la magnificence de la cour de Golconde & à l'efprit de fon monarque, il dit, en s'adreffant au tableau : J'accepte votre préfent, quoi qu'il me paroiffe enchanté. Tout vous eft poffible, grand roi; la fortune vous favorife ; vous fatisfaites tous vos goûts, fans prendre rien fur le bonheur & la félicité de vos peuples. Quel eft le fouverain qui peut fe flatter de cet avantage fuprême ? J'emporte votre image, le fouvenir de l'accueil favorable que vous m'avez fait, demeurera éternellement gravé dans ma mémoire : votre portrait, qui paffera à la poftérité, fera place avec ceux de mes ancêtres, & j'y ferai mettre une infcription pour tranfmettre à mes defcendans toutes les bontés dont vous m'avez comblé, & la date de l'époque où je l'ai reçu.

Laiffons partir le prince qui dirige fa marche vers la Chine, & revenons à la princeffe Géroïde, que nous avons laiffée voguant fur la mer au gré des vents & des eaux. Un dieu protecteur de l'innocence la prit fous fa puiffance, & veille fur fes jours. Le foleil ralentit fa courfe... fes rayons prefque éteints fe rallument, & lui prêtent une nouvelle clarté. Les nuages, dont l'afre du jour a coutume de s'entourer quand il eft parvenu aux bords de l'horifon, fe diffipent pour laiffer briller la lumiere qui conduit la

princeffe.... Les poiffons fortant du fein des flots accompagnent fa marche, & flattent par leurs jeux fes regards furpris & inquiets. L'approche d'une côte lui fait entendre un concert, dont fon oreille n'avoit point encore été frappée. Différens bofquets, qui ne devoient leur ombrage & leur fraîcheur qu'aux foins de la nature, en bordoient la rive. Le fon d'un infrument, & le chant des oifeaux formoient des accords mélodieux. Une voix raviffante, & qui peignoit à-la-fois la tendrefse & la douleur, joignoit fes accens à des fons fi touchans. On entendit ces mots:

ROMANCE

Jeunes cœurs, qui de tendrefse
Avez éprouvé feux cuifans,
Si perdiez votre maîtrefse
Pourriez-vous aimer plus long-temps ?
Non, pour ceffer fon martyre,
Berger fidele doit mourir :
Amour, j'ai perdu Palmire,
Porte-lui mon dernier foupir.

Bofquets touffus ; verd bocage,
Mourez, quand je ferme les yeux ;
Pour qui feroit votre ombrage ?
Palmire n'est plus en ces lieux.
Et toi qui fais que j'expire,
Echo, protege mon defir :
Si revient ici Palmire,
Redis-lui mon dernier foupir.

O fouverains de la terre,
Pourquoi déchirez-vous mon cœur ?
Près d'une fimple bergere
Un roi trouve-t-il le bonheur ?
Si fur tout ce qui respire
Votre regne étoit vertueux,
On n'eût point ravi Palmire,
Et Corydas feroit heureux.

A ce fpectacle, la princeffe Géroïde émue auroit bien voulu s'arrêter, mais les flots poufferent un peu plus loin le debris de vaiffeau fur lequel elle étoit affife. Elle apperçut une petite chaloupe gouvernée par un vieillard, qui errait lentement fur les ondes, criant d'une voix plaintive : «O mon fils ! ô mon cher fils, mon cher Corydas ! ne connois-tu plus la voix de ton pere ? es-tu donc à jamais perdu pour lui»? Il invoquoit tous les dieux, quand la princeffe touchoit à fa chaloupe. Le vieillard étonné la prend pour une des divinités qu'il vient d'implorer, il fe profterne devant elle, en verfant des torrens de larmes, & fans pouvoir prononcer une parole... Géroïde, touchée de fa fituation, lui dit : Raffure-toi, malheureux vieillard. Je fuis une infortunée qui a été précipitée dans les flots : délivre-moi du péril qui me pourfuit, & je te promets reconnoiffance de ma part, & récompense de mon pere. A ce difcours, le vieillard reprend fes forces, & lui tend les bras pour la recevoir dans fa chaloupe.... Quoi ! lui dit-il, vous n'êtes point une déeffe, & vous étiez fur les flots femblable à ces efprits céleftes dont on nous peint la puiffance ? «Hélas ! ajouta-t-il, j'étoit pere !

je fens combien la perte d'un enfant est douloureuse & déchirante ; & si le vôtre est privé d'une fille chérie, je suis privé d'un fils qui faisoit le bonheur de mes jours, & la consolation de ma vieilleffe». A ce récit, les yeux de Géroïde se remplissent de larmes... elle se représentait la douleur du roi de Siam à la nouvelle de son accident ; & ce souvenir affligeant, joint à la perte d'une femme qu'elle aimait si tendrement, & qu'elle avait vu se précipiter du haut du rocher, excitoit dans son coeur une douleur amère & profonde. – Palémon, (c'étoit le nom du vieillard) oublie ses maux pour soulager ceux de Géroïde, dont il ignoroit la naissance : tant les maux d'autrui adoucissent ceux que nous éprouvons.

Les discours de Palémon ayant remis quelque calme dans le coeur de notre jeune princesse, elle chercha à son tour à distraire le vieillard par le récit du concert qu'elle venoit d'entendre.... J'ai oui, dit-elle, une voix qui exprimait la perte d'une amante... Ah ! que m'annoncez-vous ? mon fils Corydas n'a abandonné la maison paternelle que depuis qu'on lui a arraché l'objet de sa tendresse, au moment qu'ils alloient être unis.... Corydas, répliqua Géroïde.... cette voix a prononcé ce nom.... Oui, c'est lui, généreux vieillard.... viens & rame pour me conduire du côté de l'enceinte d'où cette voix s'est fait entendre.... Elle indiqua véritablement à Palémon l'endroit, & l'y guida ; mais ils n'entendirent plus que le chant des oiseaux.... Ils débarquèrent aussitôt, & parcoururent toute l'enceinte ... le berger Corydas ne s'offre nulle part à leurs yeux.... En vain ils l'appellent. Après avoir

marché quelque temps, voyant que la nuit alloit les surprendre, ils regagnoient le rivage. Palémon ne doute plus que son fils ne soit perdu sans retour, il s'abandonne à l'excès de son désespoir. Géroïde emploie tout pour le consoler ; elle lui offre, elle lui promet de lui servir de fille, & de ne jamais le quitter. Le vieillard ne peut résister au charme de ces douces paroles, & conçoit la ferme résolution de chercher enfin dans cette jeune étrangère, sinon la consolation, du moins le soulagement de ses peines. Ils se livroient l'un & l'autre aux épanchemens de leurs cœurs aussi purs que la nature, lorsqu'ils aperçoivent Corydas, étendu au pied d'une roche, pâle, défaits, portant dans ses yeux l'image de la mort. — Palémon se précipite sur son fils, le prend dans ses bras, le presse contre son sein, & le rappelle à la vie. Le cri de la nature émeut d'abord ses sens ; mais, en détournant les yeux, il voit Géroïde, & l'image de la beauté lui rend toute sa connoissance. — Trois infortunés qui se rencontrent dans un désert, éprouvent une surprise bien agréable ; avant qu'ils puissent se parler, leurs regards se communiquent la satisfaction qu'ils ressentent en se voyant. Géroïde portoit sur sa figure & dans toute sa personne une parfaite ressemblance avec Palmire, l'amante de Corydas ; mais ses traits étoient distingués par un caractère de noblesse qui alteroit cette ressemblance, & qui empêcha d'abord Corydas d'y faire attention. Cependant, un moment après avoir fixé ses yeux sur elle, il croit retrouver son adorable Palmire, & se livre aux transports les plus vifs de joie & d'allégresse.... Bientôt il voit que ce n'est que son image, & il retombe dans sa tristesse

: cependant la vue de Géroïde, les careffes & les foins du bon Palémon acheverent de lui rendre toutes fes forces & toute fa raifon.

Tous trois s'acheminoient vers la barque, en remerciant le ciel de les avoir réunis.... Corydas brûloit de demander à fon pere quel deftin avoit conduit la jeune étrangere dans ces lieux... ils arrivent à la barque, Palémon s'empare des rames, & veut lui-même diriger la chaloupe malgré les inftances de fon fils. Trop heureux pere ! il peut à peine exprimer ce qu'il fent. Il bénit le ciel ; il croit intérieurement que Géroïde eft une divinité, puifque c'eft à fa rencontre miraculeufe qu'il doit le bonheur d'avoir retrouvé fon fils, de l'avoir arraché des portes du trépas. Corydas fit la premiere queftion à Géroïde, & lui demande par quelle circonftance elle accompagne fon pere ? Géroïde lui répondit : Je fuis la fille d'un roi puiffant, du plus grand des hommes & du meilleur des peres, mais une cruelle marâtre... A ces mots les fanglots étouffent fa voix, & elle ne peut en dire davantage... Les vents fecondent les efforts de Palémon, & pouffent la barque au gré de fes defirs.... ils abordent au rivage où étoit fitué le hameau qu'habitoit Palémon.... Tous les habitans de ces paifibles lieux accourent au-devant de Corydas, & le reçoivent avec une joie qui exprime la candeur d'une ame pure. Géroïde fixe leur attention. Ils lui découvrent une reffemblance frappante avec Palmire, & tombent ainfi d'accord, fans le favoir, avec Corydas. Mais fes vêtemens, fon air de nobleffe & de grandeur, qui la diftinguoient de Palmire, excitent dans ces bonnes gens le refpect &

l'admiration. Corydas ne manque pas de répandre que c'est la fille d'un souverain, qu'un fort déplorable a conduite sur les pas de son père. Tout le monde s'empresse à la contempler, à la servir & à la traiter en reine.... Ce pays est libre & ne dépend d'aucun empire.... Il forme, comme les quakers, une secte d'union fraternelle la plus intime. Ils vivent tous égaux : l'amitié seule est leur loi. Ils sont tous heureux. Les états voisins respectent le lieu qui les unit, & tous ont promis de ne le jamais rompre. Ils ne craignent que les pirates & les brigands qui bordent leurs côtes pour arrêter les vaisseaux marchands, ou pour enlever les jeunes beautés qu'ils rencontrent sur leur passage ; l'infortunée Palmire avoit eu le malheur de tomber dans les mains de ces brigands.

Géroïde paroît aux yeux de ce peuple sensible & vertueux, un présent du ciel pour réparer la perte qu'ils avoient faite de l'aimable Palmire. La jeune princesse se fit en peu de temps aux usages de ce peuple vertueux. Elle ne desiroit plus qu'une chose, c'étoit d'instruire son père de sa destinée ; mais comment y parvenir ? quel meffager fera assez adroit pour s'introduire secrètement dans son palais, & l'approcher à l'insu de sa marâtre ? Corydas flatte d'abord ses idées ; mais la crainte d'affliger Palémon, de troubler ses respectables jours la fait renoncer à ce projet.. Corydas néanmoins cherche les moyens de plaire à la princesse par les attentions les plus respectueuses & les plus empreffées. Il sent même son cœur se foulager par degré du poids de l'absence de sa Palmire, par la douce présence de Géroïde. Il

n'en est cependant point amoureux. Un nouveau feu ne le rend point infidèle.... c'est du respect, de la vénération qu'il reffent pour cette jeune princeffe. Il s'empresse à prévenir ses vœux. Il lui propose de se rendre à la cour de son pere & de l'instruire du sort d'une fille qu'il croit perdue, & cela sans que sa belle-mere puisse seulement s'en douter. Géroïde écoute avec une tendre émotion une proposition qui fait tous les délices de son coeur. Je vous l'aurois déjà proposé, lui dit-elle, si je n'avois craint d'affliger votre pere.... Palémon, présent à cette conversation, prend la parole, & proteste à Géroïde que si son fils n'avoit pas résolu d'entreprendre ce voyage, il l'auroit fait lui-même.... il n'y a que pour vingt-quatre heures de navigation, & même un vent favorable peut y conduire en moins de temps. Corydas prend donc congé de la princeffe & de son pere qu'il embrasse tendrement. Il va s'embarquer aussitôt à deux lieues du hameau, & Géroïde lui remet en partant une lettre qu'il ne devoit donner qu'au roi, ou à son premier mandarin.

A peine Corydas eut-il abandonné les lieux de sa naissance, que les brigands viennent assiéger ses bons concitoyens. Ils les mettent à contribution, & leur enlèvent leurs filles. Géroïde ne fut point assez heureuse pour se soustraire à leurs poursuites. Elle fut enlevée comme les autres ; & les ravisseurs, frappés de sa beauté extraordinaire, fonderent sur elle leurs plus belles espérances... Ces pirates étoient chargés de fournir des femmes pour les fériails de plusieurs rois de ces contrées.

Géroïde fut mise sur un vaisseau qui étoit destiné pour Pekin. Que d'infortunes, malheureuse princesse, tu effuyes en peu de temps ! — Ta marâtre te fait précipiter dans la mer... un dieu bienfaisant te fauve en vain de ce danger, & te fait tomber au milieu d'un peuple hospitalier & ami des hommes ; tu jouis peu de ce rare bonheur. Des brigands, des scélérats viennent t'arracher de leur sein, pour faire de toi un commerce infâme, affreux ! que ta situation est triste & déplorable ! qui pourroit ne pas s'attendrir sur ton sort ?

Mais nous avons à rendre compte du voyage du prince philosophe, qui éprouve sur sa route des événemens bien capables de lui faire déployer son caractère & ses vertus.

Le prince Almoladin partit, comme nous l'avons dit, du palais du roi de Golconde, comblé de ses bontés & pénétré de celles de toute la cour.... il pensa quelque temps à l'aventure qui lui étoit arrivée avec la reine. Son mandarin, le voyant ainsi rêveur, lui en demanda la cause : Je gagerois, lui dit-il, mon prince, que vous êtes moins surpris des fêtes somptueuses qu'on vous a données en si peu de temps, que du rendez-vous nocturne de la reine de Golconde. L'un, comme l'autre, m'a beaucoup étonné, répondit le prince, & cela m'apprend que tout est possible dans une cour galante ; mais ce que je ne puis concevoir.... c'est la félicité du roi ; c'est son admiration pour les vertus de son épouse, sur-tout pour sa confiance & sa fidélité. Tout cela me fait voir combien l'homme est susceptible d'erreur & de faiblesse, quand il prend ses seules passions pour guide.... Ah ! mon malheureux père en est un exemple bien frappant ; & le roi de Golconde

n'est pas plus sage, ou moins aveugle que lui.... Les épouses des souverains ne sont pas exemptes des faiblesses de leur sexe ; mais l'éclat du trône fait respecter leurs erreurs, & dans le cours de leurs intrigues elles sont exposées à moins de dangers que le reste des femmes. L'amant ou l'époux qui arrive au son de la trompette, laisse à ces princesses le temps de préparer leur conversation & leur visage Il n'y a point de surprise à craindre pour elles. L'étiquette les dispense de l'embarras des précautions.... Il n'est permis aux potentats de l'univers d'entrer dans leurs palais, qu'observés & escortés.... Je ne veux point régner à ce prix. Pour rendre un peuple heureux, dois-je enchaîner ma liberté ? Vous avez vécu sous plusieurs rois, je vous demande vos conseils. Vous connaissez mes principes. Un roi peut-il régner sans affecter ce faste & cette dignité qui l'éloignent de ses sujets, & le rendent toujours premier esclave de son royaume. Il est toujours inabordable.... Hélas ! un roi chéri devrait-il jamais marcher accompagné de l'appareil de la crainte ? Tel qu'un bon père entouré de ses enfants, si je régnois, ma cour, mon cortège feroient mon peuple. Je me ferois un plaisir, un devoir même d'apprendre de lui de grandes vérités que la plupart des monarques ignorent. J'étudierois les mœurs, je porterois par-tout l'œil d'un observateur, & je ne dicterois mes loix que d'après mes connoissances... Le mandarin, quoique né vertueux, ne trouvoit point, dans ce jeune prince, de quoi flatter son ambition Courtisans & ministres, quel feroit votre crédit, si les rois ne vouloient exercer leur pouvoir que pour le bonheur du peuple, & d'une manière

conforme à ses desirs ? Si cette méthode de gouverner n'a point l'éclat que le faste & la pompe répandent sur le trône, elle procure au souverain cette gloire, bien plus solide que donnent la vertu, la vérité, l'amour de la patrie, & ce doux tribut de reconnaissance qu'un bon roi doit être si jaloux de percevoir sur le cœur de son peuple. Ils continuoient leur conversation lorsqu'une troupe de brigands vint les attaquer. Ils n'étoient encore qu'à vingt stades de Golconde. C'étoit à l'entrée d'une forêt. Ils se trouverent dans un instant dévalisés.... L'équipage du prince étoit assez considérable pour enrichir une bande de voleurs. Il ordonna à ses gens de ne faire aucune résistance, & les brigands surpris de tant de générosité lui offrirent de demeurer parmi eux, puisqu'il n'avoit plus rien. Le prince ne put s'empêcher de rire à cette proposition, & l'accepta avec d'autant plus de plaisir qu'il sentit qu'il se procuroit par-là un sûr moyen d'observer exactement une espèce d'hommes qu'il ne pouvoit concevoir.... Le voilà donc parmi des brigands.... Il s'enfonça avec eux dans l'endroit le plus épais de la forêt. Après deux heures de marche, on le fit descendre le long d'une petite colline d'où on découvroit la mer. Ils entrèrent dans le creux d'un rocher où il falloit marcher à tâtons. A l'extrémité de cette caverne, il y avoit une embouchure qui répondoit au bord de la mer. Ces brigands y avoient formé une espèce de port qui n'étoit connu que d'eux. Il y avoit un petit vaisseau qui les mettoit à même de s'embarquer à volonté. Ils habitoient cette retraite depuis vingt ans, & la plus grande vigilance n'avoit jamais pu la découvrir. Parmi ces scélérats,

il s'en trouvoit plusieurs qui avoient cultivé les arts & les langues. Le prince ne paroiffoit point du tout affligé de fe voir au milieu d'eux. Le mandarin & les officiers de fa fuite trembloient pour fes jours & pour les leurs. Le prince le raffuroit de temps en temps par fes fages difcours.... Ces malheureux vivoient dans un parfait accord. Il y avoit de l'ordre parmi eux, une difcipline févere, & des loix dignes du peuple le plus; policé & le plus éclairé. Le prince, en philofophe, ne perdoit rien de vue, & fes hôtes ne furent pas long-temps à s'appercevoir qu'ils avoient affaire à un fouverain ... Le refpect fit naître la crainte dans leurs ames, & la crainte réveilla dans leurs coeurs des fentimens de vertu. D'une commune voix, ils propoferent à Almoladin de lui rendre tout ce qu'ils lui avoient pris. Ils lui firent voir tous les détours de leur caverne, inconnus au refte des mortels ; mais quelle fut la furprife du prince quand fes conducteurs lui montrèrent un endroit où la nature fembloit avoir prodigué tous fes tréfors ! Quatre rochers, qui fe perdoient dans la nue, formoient l'enceinte d'un lieu champêtre. Le gazon y étoit émaillé de fleurs, des arbres de toute efpece, couverts de fruits, bordoient les rochers ; des cabanes, couvertes de coquilles de poiffons de toutes couleurs, formoient un fpectacle raviffant. Au milieu de toutes ces cabanes s'élevoit un trône porté par quatre ftatues chinoifes de grandeur naturelle & en porcelaine, qui foutenoient un dais couvert de nacre de perle.... A ce fpectacle, le prince leur demanda quel étoit l'artifte qui avoit préfidé à ce genre d'habitation, & comment il fe pouvoit que le féjour des dieux

fût fi près d'une caverne. Ce n'est pas tout, lui dit le général de la bande : Vous allez apprendre, mortel généreux, quelle circonstance nous a conduits dans l'état infâme que nous exerçons, & dans l'afyle ténébreux où nous fommes renfermés ; mais, avant tout, nous devons vous présenter notre fouverain, nos époufes, nos enfans, & vous allez entendre prononcer les loix qui règlent nos actions. Auffi-tôt quatre d'entre eux s'approchent des figures chinoifes qui foutenoient le trône ; & à peine les ont-ils touchées, que l'on entend des fons mélodieux.... Bientôt après il fortit des cabanes des femmes fuperbes, des enfans intéreffans. Un vénérable vieillard fembla fortir de deffous le trône ; il marchoit en s'appuyant fur deux jeunes garçons. Les femmes & les hommes s'empreffoient à foulager le vieillard, & à l'aider à monter fur le trône.... Tous fe mettent à genoux. Le prince admiroit & confidéroit attentivement cette bizarre cérémonie. Il penfoit que les rois feuls pouvoient être les objets d'un pareil hommage ; mais il vit bien que tout homme n'est roi que par le contentement de ceux qui l'ont choifi. Ces brigands fe donnoient un fouverain comme les hommes dans l'état primitif. Le plus vieux donnoit des loix.... mais un vieillard appefanti par le poids des forfaits peut-il commander à des hommes ? Oui, fans doute, à une telle efpece d'hommes. Le vieillard commença par un difcours qui intéreffa vivement Almoladin. Enfuite, quel jeune homme m'amenez-vous ici, leur dit-il ? Sa candeur m'en impofe, & fa fituation m'afflige. Rendez-moi compte de votre miffion & de votre conduite envers lui. Le général

prenant la parole s'exprima ainsi : Roi par la force & par l'adresse, nous avons juré à tes pieds de ne jamais employer le meurtre, & de nous emparer seulement du bien d'autrui sans attenter aux personnes... Ce jeune homme nous a témoigné tant de générosité, qu'en le pillant nos cœurs se font sentis émus d'une vive compassion. Nous lui avons proposé de venir vivre avec nous : il l'a accepté. Consens-tu que nous l'adoptions, & veux-tu le recevoir au nombre de tes enfans ? Il nous a demandé de ne point le séparer des gens de sa suite, nous lui avons encore accordé cette grâce.... Avons-nous en cela violé nos lois, en donnant l'hospitalité à celui que nous venions de dépouiller ? Prononce & dis-nous si nous sommes coupables. Le vieillard n'avait pas ôté ses yeux de dessus le prince, il examinait ses traits avec la plus grande attention ; & sans répondre à son général, il s'écria : Dieu tout-puissant ! quelle ressemblance entre cet étranger & le roi de Siam, mon souverain ! mon maître ! A ces mots, le prince se sentit ému.... il ne put s'empêcher de courir au vieillard, & de lui demander dans quelle circonstance il avait été attaché à son père votre père !.... A l'instant le vieillard se leva & tombe aux pieds d'Almoladin, en lui disant : Fils du roi des hommes, vous êtes trop jeune pour connaître le motif qui me fit chasser de ma patrie.... Le fanatisme est le plus cruel bourreau de l'espèce humaine.... c'est lui qui, de tout temps, a produit les plus grands malheurs & les forfaits les plus atroces.... il fit des tyrans des hypocrites, des méchants, enfin des brigands de toute espèce.... J'étais ministre de la religion : je reconnus l'erreur des faux dieux que nous adorons. Je

voulus en faire connoître les abus ; mais je fus traité comme un profane.... Alors j’attentai au respect de ces divinités mêmes qui n’étoient autre chose que des légumes, au choix au caprice du peuple. Un jour que j’en avois fait faire un régal aux pourceaux, la populace s’éleva contre moi.... On gagna votre pere, & je me vis exilé de ces états. Je parcourus long-temps les treize provinces.... Je ne trouvai point de quoi m’occuper : j’en partis, & j’arrivai à Golconde où je fis bientôt des connoissances utiles. J’y rencontrai plusieurs de mes concitoyens. Nous résolûmes de ne point adopter la religion du pays, qui n’a pour objet de son culte que quelques racines plus ou moins bienfaisantes à l’homme. On nous regarda bientôt comme des innovateurs & des frondeurs dangereux de la religion fondamentale du royaume On rendit un arrêt qui nous ordonnoit d’abjurer nos opinions, ou de quitter le pays. La rage & le défespoir s’emparerent de nous. Nous considérâmes le plus grand des rois comme un tyran qui abusoit de son autorité pour réduire des sujets à la dernière extrémité. Les mandarins & les ministres de la religion avoient dicté eux-mêmes cet arrêt injuste & barbare. Plusieurs familles se retirèrent dans des climats étrangers ; mais tous ceux que vous voyez, peres, meres, enfans, fuivirent mes conseils.... J’avois fait la découverte de cette île, en parcourant les environs de Golconde. Personne que moi ne la connoissoit. Quel asyle favorable pour des profcrits ! nous commençâmes par rendre ce séjour agréable. L’art & la nature répondirent à nos vœux. Les artistes, qui se trouverent parmi nous, exercerent leurs talens, & mirent en

oeuvre tout ce qui pouvoit embellir notre nouvelle habitation. Les travaux de nos mains ne suffisoient point pour nous procurer les choses nécessaires à la vie. Comme nous étions forcés de vendre à la dérobée, nous donnions nos marchandises au plus bas prix, tandis qu'on nous faisoit payer cherement tout ce que nous achetions. Nos familles s'augmenterent, & avec elles nos besoins. Depuis vingt ans que nous habitons ce féjour, vous voyez des enfans nés dans le crime & les forfaits ; furieux, désefpérés de l'injustice des hommes, voulant procurer à nos enfans & nos femmes les agrémens de la vie. Nous machinâmes le détestable complot d'arrêter les paffans, mais de ne point attenter à leurs jours ; & nous n'avons jamais violé notre ferment. Notre heureufe étoile vous a jetté dans nos filets.... En vous voyant je fens renaître ma vertu ; mais de quoi peut-elle me fervir ? Un remords imprudent nous perdrait : les loix les plus rigoureuses nous condamnent à la mort la plus cruelle & la plus ignominieuse. Vous êtes maître de votre fort, prince. Vous pouvez repartir, reprendre vos richesses ; mais ne vous perdez pas pour prix de notre générosité & de l'hospitalité que nous vous donnons. Almoladin fentit, à ce discours, une émotion qu'il n'avoit point encore éprouvée. Ce vieillard portoit une figure si vénérable, il s'exprimoit avec tant d'éloquence & de vérité, qu'il conçut le projet de fauver tous ces malheureux du péril qui les menaçoit... Vous n'êtes point nés pour être vicieux, leur dit-il, je l'ai reconnu d'abord dans votre maniere de me dépouiller ; & toi, vieillard infortuné, tu ne feras pas plus généreux que moi. Je te fais présent de

toutes mes richeffes. J'en ajouterai d'autres par la fuite ; mais je veux, dès ce moment, vous fauver du crime qui vous accompagne, & des loix qui vous pourfuivent : reconnoiffez la vertu, la probité, & vos forfaits feront bientôt effacés. Qu'aucun de vous ne s'allarme fur la démarche que je ferai. Je vais dépêcher mon mandarin auprès du roi de Golconde, lui demander votre grace comme une faveur particuliere que les fouverains ne fe refufent jamais, furtout lorfqu'elle eft demandée au nom du remords & du repentir ; & pour ne point augmenter vos craintes, je lui défends de décéler votre retraite. J'ajoute qu'il ne reviendra point fans être chargé de votre grace. Votre générofité envers moi intéreffera ce monarque puiffant. Il fera touché de vos infortunes.... êtes-vous fatisfait de mon projet ? Tous embrasserent fes genoux. Il n'y avoit pas jufqu'au plus petit enfant qui ne le comblât de fes innocentes careffes. Les vices fe changerent en vertus. Le mandarin, enchanté de ce peuple, ainfi que des projets de fon maître, prit bientôt la route de Golconde. Il ne pouvoit y arriver que dans la nuit. Deux de ces hommes fe chargerent de l'efcorter jufques aux portes, & lui promirent de venir le reprendre le lendemain, lui étant impoffible de retrouver lui feul le chemin... Le difcours du prince avoit abfolument raffuré tous ces malheureux ; mais fon coeur n'en étoit pas moins allarmé. Si j'étois roi de Golconde, fe difoit-il, fans doute, je ne ferois aucune difficulté d'accorder la grace de ces miférables ; mais je ne fuis qu'un prince étranger à cette cour, & ne me ferois-je pas trop avancé ? Les hommes font égaux, mais ils ne penfent pas de même ; & les fouverains,

jaloux de leur autorité, font plutôt parler les loix que leur clémence. Il tâchoit cependant de cacher ses allarmes à tout ce peuple qui l'admiroit. La nuit s'avançoit : on donna au prince la cabane la plus magnifique & la plus digne de son rang. A peine se livroit-il au sommeil, qu'il vit, en songe, le tableau agréable de ce peuple qu'il alloit sauver ; que le roi de Golconde non seulement lui accordoit sa grace, mais même le laissoit libre d'impôts & de toutes contributions publiques ; que cette espèce d'homme s'éleveroit assez pour mériter l'estime & la considération de tous les peuples de la terre. Il revenoit lui-même dans ces paisibles lieux. Le port étoit fameux, une ville étoit fondée au centre de la forêt où il avoit été arrêté. Au milieu d'une place superbe étoit un éléphant placé sur un piédestal de marbre, sur lequel étoit placée sa statue, & au-bas étoit écrit : «Le vice arrêta ici la vertu, mais il frémit à son approche ; le crime tomba à ses pieds, & le repentir lui succéda. Almoladin, ce prince dont on admire la philosophie, opéra ce prodige. Peussans, rendez à sa statue l'honneur qui lui est dû».

Ensuite, par un effet de ces images bizarres & disparates qui offrent les songes, il se voyoit transporté dans le palais de l'empereur où tout se préparoit pour son supplice. Le jour commençoit à paroître quand le prince se sentit éveiller par le vieillard : — O mon prince, ô mon fils, lui dit-il : un vaisseau de roi vient d'être jetté sur notre côte par une tempête effroyable : j'entends les cris des matelots. Venez voir agir, mes enfans, mes amis, & vous verrez si des criminels

manquent d'humanité. A ces mots, Almoladin se leve & vole, avec le vieillard, au pied du rocher. A peine font-ils arrivés, qu'ils voient le reste du vaisseau s'engloutir. Les éclairs, le tonnerre, les vagues qui venoient se briser contre les rochers, formoient un spectacle affreux. Tous les habitans de ces lieux, hommes, femmes, enfans se jetoient dans la mer pour sauver les infortunés qui périffoient. Le fils aîné du vieillard sortit des flots, portant sur ses épaules un homme âgé, qui inspira au prince la plus vive compassion il s'avance en frémissant. Le vieillard le retint de crainte qu'il ne se hasardât trop pour secourir ces malheureux ; & voulant le devancer, quelle fut sa surprise à son tour de reconnoître son ancien maître, le roi de Siam ! O prodige inoui ! s'écria-t-il, ô mon prince ! le roi votre pere est sauvé & arraché des portes du trépas par nos généreux secours. Le ciel nous a mis à même de conserver les jours pour expier nos crimes. Le plaisir de retrouver un pere, le danger où il le voyoit, firent tomber Almoladin sans connoissance.... Cependant le roi de Siam n'étoit point en péril, ses sens seulement étoient faibles, & il en avoit perdu l'usage par la frayeur. On le transporte sur le trône. Son fils étoit à ses pieds. Tous deux reprirent connoissance en cette attitude. Qu'on se représente le bonheur de ces deux princes... Ils vouloient se parler, mais pendant quelques minutes ils ne purent prononcer une parole. Ils se tenoient embrassés, leurs larmes couloient abondamment, & se confondoient sur leurs visages. Le roi de Siam reconnoît Noradin (c'étoit le nom du vieillard) ; quoi qu'il eût à se plaindre de lui, il ne le vit pas

avec moins de fatifaction. Il en eut bien davantage, quand fon fils lui eut appris toute fon hiftoire. Almoladin preffa à fon tour fon pere de lui raconter par quels événemens & comment il s'étoit expofé à voyager ? Quoi, mon fils, vous pouvez me le demander ? Je n'ai plus que vous au monde, & fi je n'avois prévenu les attentats de ma barbare époufe, je ferois feul fur la terre. Que m'importe un trône, une cour brillante, fi je n'ai pas auprès de moi un fils qui confole ma vieilleffe. Les foins des courtifans peuvent-ils rendre à un pere fon enfant ? J'ai befoin d'être pere. Les honneurs, l'ambition n'alimentent point mon ame. Je ne reffemble point à ces rois qui, contents de régner, ne goutent pas les fentimens de la nature. Tyrans des peuples & de leurs propres cœurs, ils empoifonnent leur exiftence. Le laboureur, qui vit fous le chaume, coule des jours plus tranquilles que ceux qui vivent fous le dais. L'envie, les defirs, l'ambition fi commune aux rois ne troublent point fon repos. Au fein de l'innocence & de l'amitié, il eft heureux... Hélas ! les rois fans cefte contrariés, agités, persécutés, ne connoiffent jamais un bonheur pur. Cependant mes premieres années fe font écoulées dans la paix & la tranquillité ; mais le ciel m'a bientôt fait connoître qu'un roi ne peut pas refter dans cet état. Alors le prince ne put s'empêcher de lui demander pourquoi il exifte des rois ? pour quel motif ils rendent le plus fouvent leurs peuples malheureux ? pourquoi, enfin, le font-ils eux-mêmes ? Depuis que les hommes ont méconnu la nature, répondit le roi de Siam ; depuis que la cruelle ambition les a dominés ; depuis qu'ils ont voulu fe diftinguer

les uns des autres. Le mal est fait, il est irréparable. Il faut actuellement des rois, des hommes supérieurs, tant l'espèce humaine a dégénéré en faiblesse. Cette égalité naturelle, que l'ambition n'a pu détruire, n'a pas empêché qu'il ne s'établît parmi les hommes un préjugé relativement au rang, à l'ancienneté, aux titres & à tout ce que la folie humaine a imaginé. Le peuple a besoin maintenant d'être affermi ; & pour réparer ses fautes, il en commettrait de plus grandes.... mais un roi vertueux est encore plus malheureux qu'un tyran. Si le premier montre trop de clémence & de bonté, ses sujets cessent bientôt d'avoir pour lui le respect qui lui est dû : on l'accuse de faiblesse ; il ne faut qu'un moment pour changer l'amour de ses sujets en une indifférence déshonorante. Hélas ! nos peuples bizarres dans leur choix font rarement justes : sans approfondir les torts qu'ils prêtent à leurs souverains, ils les accablent impitoyablement ; ils oublient leur bienfaisance, leurs vertus, & ne voient que leurs faiblesses même involontaires. Ma cruelle épouse m'a attiré la haine de mon peuple. Il me reproche la perte de mes filles, votre départ ; mais votre absence pouvoit plus sur mon cœur que toutes ses injustices. Venez, mon fils, fuivez- moi ; venez régner à ma place ; que je rende encore ce peuple heureux, quoiqu'il ait été ingrat envers moi. Le prince craignoit d'affliger son père, en lui faisant entrevoir que rien ne lui répugnoit plus que l'approche du trône ; que la houlette flatteroit plus son cœur qu'un diadème, & que le sceptre lui paroïsoit un fardeau trop pesant. Il le conjura seulement de conserver sa couronne, & de lui apprendre à régner par ses

bons exemples, efpérant que, quand il feroit fon maître, il abandonneroit fa couronne à quiconque feroit jaloux de la porter, pourvu qu'il eût des vertus. Comme ils achevoient cette converfation, fix jeunes garçons apporterent au roi des vêtemens pour mettre en place des fiens qui étoient mouillés ; tandis qu'il s'étoit entretenu avec fon fils, on avoit élevé une tente magnifique, avec un lit dreffé repofer le roi. Les fix jeunes garçons le tranfporterent dans fa tente.... Le prince l'y accompagna.... Il s'affit auprès du lit de fon pere fur un fauteuil riche & galant. Un concert admirable fe faifoit entendre. On fervit un repas, qui étonna Almoladin & le roi de Siam ; rien n'étoit plus fomptueux, rien n'étoit plus frais. Il n'y avoit point de linge fur la table, il n'étoit pas néceffaire... elle étoit faite de cryftal de roche, ainfi que les affiettes & les plats. Tous les mets & fruits formoient un tranfparent admirable. Autour de cette table, douze jeunes filles, les cheveux épars, couvertes d'une chemife de lin, relevée par une ceinture de fleurs, & portant une couronne fur la tête, fervoient les deux princes.... A ce fpectacle raviffant le roi ne put s'empêcher de faire éclater fa joie : ... Je ne puis revenir, dit-il, de tout ce que je vois ; faut-il que des mortels fi généreux foient des fcélérats deftinés aux plus infâmes fuppliques. Je crois à leur repentir, mais le roi de Golconde en fera-t-il perfuadé comme nous ? Telles étoient les réflexions du roi de Siam, quand on entendit tout-à-coup, à la porte de l'enceinte, les trompettes & les tymbales, une mufique martiale, qui annonçoit l'arrivée du roi de Golconde. C'étoit lui-même à la tête de deux mille hommes.

Tout ce peuple fut allarmé, mais le roi de Siam & fon fils les raffurerent. Almoladin fut au-devant du roi de Golconde qui, après l'avoir embrassé, lui remit la grace de tous ces malheureux, &, pour lui prouver combien il étoit enchanté de leur pardonner, il avoit voulu lui-même la leur apporter, & profiter de cette occasion pour l'embrasser de nouveau. Alors Almoladin prend le roi de Golconde par la main, & lui dit: Généreux monarque, venez que je vous conduife auprès d'une perfonne qui ne vous infpirera pas moins que moi la clémence que méritent les habitans de ce féjour. Il le conduifit dans la tente de fon pere. Ces deux rois fe reconnurent, quoiqu'ils ne fe fuffent jamais vus, à leur noble maintien & à leur port diftingué, comme les intelligences fe comprennent fans fe parler.

Après cette reconnoiffance, on inftruit le roi de Golconde des efforts magnanimes que tous ces malheureux avoient faits pour arracher des flots le roi de Siam, & tout fon équipage qui avoit été fauvé, à l'exception de quelques matelots. Le roi de Golconde, touché de ce récit, convint que de fi belles actions méritoient non-feulement la grace, mais encore la bienveillance de tous les fouverains, & qu'il vouloit le premier en donner l'exemple, en faifant élever une ville où il établiroit ces gens-là, exempts d'impôts & de toutes charges publiques. Il ajouta que cette ville feroit fondée à l'endroit même où le prince avoit été arrêté.... A ce difcours, Almoladin fentit une joie qu'il n'avoit point encore éprouvée.... avec quelle fatisfaction il voyoit que fon rêve n'étoit point une erreur ! mais il étoit curieux de favoir fi,

dans la Chine, il trouveroit le fupplice qui lui étoit prédit par une fuite de ce fonge, qui commençoit à fe réalifer. Son embarras étoit de favoir fi fon pere voudroit l'accompagner, ou s'il confentiroit à retourner fans lui dans fes états. Le roi de Golconde fit les plus vives inftances pour retenir le roi de Siam dans fa cour, pendant que fon fils iroit examiner les beautés de Pekin, mais elles furent inutiles : le roi de Siam ne voulut jamais s'éloigner de fon fils, & il préféra de l'accompagner dans fes voyages plutôt que de le perdre déformais de vue un feul infant. Néanmoins on ne fe fépara que vingt-quatre heures après. Toute la cour du roi de Golconde fe tranfporta dans ce lieu fauvage, & le féjour de la terreur devint celui des plaifirs & de la bienfaifance.

Le prince, fatifait de tous les événemens agréables qui lui étoient arrivés depuis fon départ de Siam, ne fongeoit plus au rêve qui lui préfageoit un fort funefte. Il projetta donc de fe rendre à Pekin dans le plus entier incognito, pour éviter les fêtes, & pour pouvoir plus à fon aife examiner les moeurs & les arts. Le roi de Siam réfolut de fuivre fon fils à Pekin, il prit congé du roi de Golconde & de toute fa cour. Ces refpectables brigands accompagnerent leurs pas près de dix lieues. Les cris d'alégreffe attirerent tous les peuples fur leurs traces. Ils furent s'embarquer au port de où ils trouverent une flotte que le roi de Golconde avoit fait équiper pour le prince à fon infu. Quelle fut leur furprife à la vue de ces vaiffeaux armés & prêts à les recevoir. Tous les matelots étoient habillés en uniforme, & portoient la livrée du roi de Siam. Parmi tous ces vaiffeaux, il y en avoit un d'une beauté

extraordinaire. La carcaffe en étoit couverte d'ébene en panneaux ; on y avoit peint les nymphes & les attributs du dieu de la mer. Les divers compartimens offroient des poiffons parfaitement imités. Le deffus du vaiffeau étoit en bois d'acajou. Les cordages étoient tiffus de fils d'or & d'argent. Les voiles étoient en fatin blanc, & on y avoit peint les armes du roi de Siam. Sur la poupe étoit un tritan d'une groffeur prodigieufe qui portoit fur fa croupe le dieu des vents. Tous les cloux du vaiffeau étoient en diamans. A l'entrée du navire, on lifoit une infcription tracée en lettres formées de pierres précieufes, & conçue en ces mots : «Ce vaiffeau appartient au prince Almoladin, ainfi que toute la flotte». Le roi de Siam & fon fils héfiterent long-temps de s'embarquer tant ils trouvoient ce préfent au-deffus de leur reconnoiffance ! Néanmoins ils craignirent, en le refusant, de montrer une ingratitude indigne de la nobleffe de leurs fentimens. Le roi, ainfi que fon fils, monterent enfin fur le vaiffeau avec les premiers mandarins ; on fit voile vers la Chine. Après plufieurs jours de navigation, on s'arrêta à

Laiffons-les repofer & prendre des vivres à ce port, & fuivons le fort de Géroïde.

Elle étoit fi belle, fi intéreffante à-la-fois, qu'elle infpira à fes raviffeurs les defirs les plus violens ; mais il y avoit tant de nobleffe dans fa perfonne, qu'elle les forçoit au refpect & à la foumiffion. Le capitaine de ce vaiffeau avoit cependant formé le projet d'abufer de fon pouvoir. Il avoit vu l'impreffion que les charmes de Géroïde avoit faite fur le coeur de fes complices : ce qui empêchoit qu'elle ne fut la

victime d'aucun d'eux en particulier. Il réfolut s'en procurer la poffeffion par adrefse. Il ne pouvoit vaincre l'amour qu'il avoit pour cette princeffe, & il réfolut de tout entreprendre pour le fatisfaire.

Géroïde, malgré les attentions & les égards que ces fcélérats avoient pour elle, s'attriftoit fans ceffe, & fondoit en larmes. Elle voyoit les dangers affreux ou elle étoit expofée, & qui ne tarderoient pas à l'affiéger. Elle avoit même voulu plufieurs fois fe jeter à la mer ; mais, comme on la gardoit à vue, elle n'avoit pu exécuter fon deffein. Sa douleur auroit ému des rochers, mais les coeurs des fcélérats peuvent-ils s'attendrir ? Leur amour étoit une fureur qui s'augmentoit par les larmes de Géroïde, que fa douleur rendoit plus belle. Ils s'étoient battus plufieurs fois entre eux, pour la défendre des entreprifes multipliées, que quelques-uns des leurs avoient faites contre cette infortunée. Enfin, pour terminer tous ces débats qui pouvoient avoir les plus mauvaifes fuites, ils décidèrent de la tirer au fort. Le capitaine exigea que ce projet ne s'exécutât qu'au jour. Chacun alla fe coucher avec cette douce efpérance ; mais pendant que tout le monde dormoit, le capitaine chargea une chaloupe des chofes les plus précieufes qui étoient dans le vaiffeau, & y fit defcendre la princeffe, fous le prétexte qu'il vouloit la fauver des attentats horribles auxquels elle étoit expofée de la part de tout l'équipage. Il avoit fu mieux que perfonne étouffer fes fentimens, & combiner fon projet. Géroïde, loin de fe défier de cette proposition, l'accepta avec

une reconnoissance digne de ses vertus. Ce scélérat, craignant, après le réveil des gens de l'équipage, les poursuites & la colère de ses complices trompés, avant de s'éloigner du vaisseau, y fit un trou considérable, afin qu'il fût submergé à l'instant.

La princesse avoit appris à ramer. Elle réfléchit qu'elle alloit être plus en danger avec cet homme seul, qu'avec tout l'équipage du vaisseau qu'elle quittoit. Elle avoit entendu tous leurs propos, elle avoit vu leurs querelles ; & elle ouvrit enfin les yeux sur les projets du capitaine.... elle en frémit, & n'hésita pas de profiter d'une occasion qui se présentoit pour se débarrasser de la poursuite de tous ces brigands, & tromper le capitaine lui-même. Tandis que ce dernier étoit remonté sur le vaisseau pour y pratiquer, comme nous l'avons dit, une ouverture capable de le faire couler à fond en peu de temps, la princesse coupa la corde qui attachoit la chaloupe au vaisseau, & s'éloigna à toutes rames. A peine étoit-elle à quelque distance, qu'elle aperçut le capitaine qui revenoit pour sauter dans la chaloupe, mais qui fut bientôt submergé avec tout son équipage, & périt ainsi victime de sa scélératesse.

Géroïde vogua plus de quinze jours sur la mer. Rien ne lui manquoit dans sa chaloupe ; elle avoit des vivres, des vêtements & tout ce qu'il lui falloit ; elle étoit seule sur l'onde, mais la Providence divine veilloit sur elle, tandis qu'elle étoit livrée à la douleur que lui caufoit l'affreuse incertitude de son sort. Tout-à-coup elle aperçut une île au milieu de la mer. Elle ne savoit si elle devoit l'aborder ; mais

l'aspect de plusieurs femmes, qui se présentèrent au bord de cette île, la tranquillisa. Elle vit même que ces femmes qui la remarquèrent, lui faisoient signe d'aborder sans crainte : ce qu'elle fit avec empressement. Toutes ces femmes la reçurent avec une amitié fraternelle. Sa beauté, sa jeunesse, ses graces, son maintien, leur inspirèrent le plus vif intérêt & la plus grande curiosité. On ne pouvoit se lasser de la regarder. Chacune de ces femmes lui demandoit quel malheur l'avoit forcée d'errer ainsi toute seule sur la mer dans une chaloupe. Géroïde avoit un peu plus d'expérience. Six mois d'infortune l'avoient instruite. Elle s'aperçut, aux discours de toutes ces femmes, qu'elles étoient les esclaves de quelque princesse, & que cette île renfermoit un château de plaisance. Elle fut confirmée dans cette opinion par l'une de ces femmes, qui lui dit que cette île étoit le séjour d'une sultane favorite de l'empereur de la Chine, qui venoit de perdre tout son crédit & le coeur du sultan, qu'une puissante rivale lui avoit enlevé ; & que ne pouvant contenir son dépit, elle lui avoit demandé la permission d'aller passer quelques mois dans cette île.

Géroïde commença à réfléchir, & jugea qu'un amant ou un époux couronné produisoit toujours des événemens, & rendoit les femmes ou cruelles ou à plaindre.

Bientôt la sultane fut instruite de l'arrivée de cette beauté. Elle ordonna à ses femmes de la lui amener ; l'aspect d'une si belle personne la jeta dans un étonnement difficile à décrire.

Quoi ! se disoit-elle, on m'a chassée du trône pour une femme qu'on dit être plus belle que moi ; mais cette jeune

étrangere a cent fois plus d'appas que celle qui m'a remplacée. Si elle pouvoit fervir d'instrument à ma vengeance, combien je m'applaudirois de l'avoir présentée à l'empereur ! J'ai encore du crédit au férail, je n'ai point perdu tout-à-fait l'estime du fultan ; & si je ne possède plus son cœur, du moins je regne toujours sur son esprit ; voilà comme cette femme ambitieuse raisonnoit en considérant Géroïde. Elle lui demanda ensuite son nom, d'où elle venoit, & par quel hasard elle étoit seule dans une barque. Géroïde résolut de prendre le nom de Palmire, & excepté sa naissance, lui avoua tout ; elle lui dit qu'elle étoit la fille de Palémon, qu'elle avoit été ravie dans son village par des brigands. Elle lui raconta la dispute qui s'étoit élevée entre eux sur le vaisseau, le stratagème du capitaine & la préférence d'esprit, qui l'avoit sauvée. Tous ces événemens intéressoient vivement le fultane ; & comme elle avoit de l'esprit, elle projeta d'en envoyer la relation à l'empereur persuadée qu'elle piqueroit par-là sa curiosité. Elle y ajouta le portrait de Géroïde qui sembloit exagéré, quoiqu'il fut bien au-dessous de la réalité. L'empereur s'intéressoit toujours à la fultane Elmire (c'étoit son nom.) Son esprit l'amusoit infiniment, & il se plaçoit, quoiqu'il brûlât de nouveaux feux, à avoir une correspondance avec elle.

Elmire envoya donc un eunuque, qui étoit chargé d'une lettre, pour instruire l'empereur de l'histoire de Géroïde. La fultane combloit cette princesse de caresses, & ne cessoit de lui vanter la cour de Peking. Elle essayoit par-là de pénétrer ses sentiments, & de connoître si l'ambition de plaire à

l'empereur ne lui donneroit pas l'envie de se faire voir au férail ; mais elle avoit beau la queftionner, Géroïde étoit inébranlable. Elle avoit un dégoût invincible pour les cours ; & quoiqu'elle chérît beaucoup fon pere, elle ne regrettoit que le féjour de Palémon. Elle auroit voulu paffer fa vie dans ce climat.

Elmire ne pouvoit concevoir cet éloignement & cette averfion pour une place fi recherchée : régner fur un fultan, fur un roi, fur un fouverain ! dicter fes arrêts ! commander à tout un peuple, quand le fouverain lui-même eft enchaîné aux pieds de fon amante, eft un bonheur fuprême que jamais femme n'a dédaigné ; mais Géroïde n'avoit point les fentimens d'ambition attachés à fa naiffance ; étant fille des rois, elle avoit vu qu'ils ne font pas les plus heureux de la terre ; & le rang le plus médiocre, dans un afyle paifible, lui paroiffoit le premier rang de l'univers. Il fe paffa quatre jours, fans qu'on reçut des nouvelles de la cour de Pekin. Elmire étoit inquiète de ce filence. Elle s'attendoit que le fultan alloit la rappeler à fa cour avec fa jeune étrangere, & qu'elle n'en régneroit pas moins par les charmes d'une autre. Elle étoit agitée de ces réflexions, quand on vint lui dire que la mer étoit couverte de vaiffeaux, que l'on entendoit au loin une mufique martiale. Elle fe fit conduire à l'extrémité de l'île pour s'en affurer elle-même. Elle prit Géroïde avec elle ; quelle fut fa furprife quand elle découvrit que c'étoit l'empereur accompagné d'une efeorte confidérable. Tout-à-coup fon coeur fe remplit d'une joie fecrete. Elle ne douta plus que fa lettre n'eut produit un grand effet fur l'efprit de

l'empereur. Elle examina Géroïde pour voir s'il ne manquoit rien au portrait qu'elle en avoit fait dans sa lettre ; & elle vit avec plaisir que la description de ses charmes étoit bien au-dessous du modèle. .

Sans faire part à la princesse de son dessein, elle l'interrogeoit à mesure que l'empereur s'approchoit. Elle lui demandoit ce qu'elle pensoit de cette entrevue, & de ce coup d'oeil imposant ? Jamais, répondit-elle, madame, je n'en ai vu de semblable. Il y avoit trois rangées de vaisseaux, avec un grand nombre de chaloupes remplies de musiciens.

Le vaisseau de l'empereur étoit immense, il y avoit un char sur le pont, où le monarque étoit assis, avec cinq cents hommes à ses pieds. Les canons, les bombes retentissoient dans l'isle. L'éclat de ce spectacle, le charme de la musique, jetterent Géroïde dans un ravissement inexprimable. Elle aperçut l'empereur, & sentit son coeur s'émouvoir à cette entrevue. Souvent ses esprits avoient été faibles par différens événemens qui lui étoient arrivés depuis son désastre ; mais elle n'avoit jamais éprouvé cette surprise agréable, qui interdit les sens & commande à la raison. Elle ne pouvoit définir son embarras, le premier trait de l'amour avoit frappé son coeur.

L'empereur descendit dans l'isle, & resta tout surpris en jettant les yeux sur Géroïde, qui étoit assise aux côtés d'Elmire. Le Sultan n'étoit point de dessus cette belle étrangère, tandis que Géroïde n'osoit fixer les siens sur l'empereur, il s'approcha d'Elmire, &, après lui avoir dit les choses les plus agréables, il lui demanda si ce n'étoit point là

la belle perfonne dont elle lui avoit fait un portrait fi intéreffant ? Elmire lui répondit que c'étoit elle, & lui demanda à fon tour, s'il trouvoit que le récit qu'elle lui en avoit fait fût exagéré. L'empereur, quoique prévenu, ne pouvoit point fe laffer de confidérer une fi belle perfonne, il en témoigna toute fa joie à Elmire & lui propofa de revenir à fa cour avec Géroïde. Elmire n'avoit pas de plus preffant defir ; mais Géroïde, qui craignoit d'aller à la cour de l'empereur, fe jetta à fes pieds pour lui demander la grace de la faire conduire chez Palémon, fon pere. On s'attend bien que le fultan fe refufa à cette proportion, il témoigna à Géroïde tout le plaifir qu'il avoit de jouir de la préfence d'une perfonne auffi parfaite qu'elle : il lui vanta les charmes de la cour, les agrémens qu'elle y trouveroit. Tous ces avantages ne purent émouvoir Géroïde, elle infifta fur fa demande. L'empereur, qui d'abord n'avoit été que curieux, & dans tous les temps frivoles dans fes amours, fe fentit tout-à-coup pris d'une paffion violente, il avoit préféré de venir voir cette jeune beauté que la fultane Elmire lui avoit annoncée, plutôt que de la faire venir à fa cour, de crainte d'alarmer la fultane favorite ; il n'avoit jamais pu accorder Elmire, avec cette fultane ; il brûloit pour l'une, & n'avoit que de l'amitié pour l'autre. Les monarques n'éprouvent point affez d'obftacles dans leurs amours, pour ne point aimer le changement. Géroïde étoit fans doute ce qu'il avoit vu de plus parfait en femme, & elle poffédoit par-deffus tous les avantages, la fimplicité, le dégoût des grandeurs, & le mépris du trône. L'empereur fe fentit vivement affecté de

cette réfiſtance ; Géroïde lui en parut plus belle & plus parfaite, mais il n'ouoit ordonner. Un roi puiffant, un empereur de la Chine, eft un très-petit perſonnage, quand il s'agit de commander à l'amour. Cependant, Géroïde voyoit l'empereur avec plaifir ; ce prince réuniffoit les avantages de l'eſprit, de la figure, & la majeſté d'un grand monarque. La douceur de fon caractere étoit empreinte dans fes traits, il n'ouoit ordonner à Elmire d'emmener Géroïde avec elle, il aima mieux ufer des moyens les plus délicats, & devoir ce bonheur aux plus doux procédés & à l'inclination de Géroïde. La nuit s'avançoit, & l'empereur étoit forcé de rentrer en fon palais : il prit donc congé d'Elmire, en lui recommandant Géroïde ; il ne lui cacha point combien il feroit flatté & redevable à fon amitié, fi elle pouvoit réſoudre cette belle perſonne à s'attacher à lui ; qu'elle reviendroit dans fon palais, qu'elle y reprendroit fon premier rang, & qu'il la vengeroit de ſa rivale. L'empereur n'avoit point encore les ſentimens dignes de Géroïde, il falloit qu'il apprît à foupirer & à connoître qu'un ſouverain ne commande pas toujours à un coeur vertueux.

Géroïde, cependant, ne vit pas fans peine le départ du monarque. Son air affable, le ton avec lequel il lui avoit parlé fans la connoître, lui inſpiroit pour ce prince de l'eſtime, & la plus grande confiance. Elle parut moins difficile quand Elmire lui propoſa de nouveau de venir avec elle à la cour du ſultan. La ſultane ne manqua point de lui rappeler tous les dangers qu'elle avoit courus avec ces brigands, qu'elle rifquoit d'être expoſée à de nouveaux revers, en retournant

chez son pere, puifque le pays n'étoit pas fûr, & qu'elle pourroit perdre un avantage qu'elle regretteroit peut-être par la fuite vainement.

Géroïde étoit prête à déclarer fon nom à Elmire, mais elle s'arrêta. Quoique peu inftruite dans l'art de plaire & de l'intrigue, elle s'apperçut du projet de la fultane. Elle accepta cependant la propofition d'Elmire. L'empereur ne manqua point d'envoyer le lendemain matin un vaiffeau pour prendre Elmire & Géroïde, quoiqu'il craignoit toujours que cette jeune beauté ne refufât de fe rendre à fes infiances ? Quels furent fa furprife & fon contentement, quand il la vit arriver avec Elmire dans fon palais. Ce retour d'Elmire avoit bouleverfé tout le férail, la fultane favorite ne pouvoit plus contenir fa fureur, la beauté de Géroïde étonnoit tout le monde ; mais, ce qui furprit davantage Elmire, ainfi que la fultane favorite, ce fut de voir l'empereur, foumis & refpectueux avec Géroïde, il n'ofoit lui déclarer fes feux : fa candeur, fa nobleffe lui en impofoient toujours, & ce n'étoit qu'à Elmire à qui il en faifoit part. On ne pouvoit définir à quel titre cette jeune étrangere recevoit les égards refpectueux que l'empereur lui montrait. La fultane favorite, en devina la caufe. Le refroidiffement de l'empereur, l'arrivée d'Elmire, avec cette belle inconnue, lui firent concevoir le projet de fa rivale. Elle s'imagina qu'il falloit employer les mêmes moyens pour anéantir fon crédit : elle n'avoit pas prévu les pièges d'Elmire, & elle avoit eu jufqu'à ce moment la plus grande précaution d'arrêter toutes les jeunes beautés qui fe préfentoient au férail. La véritable

Palmire y avoit été menée, & elle n'avoit point paru devant le fultan, par les foins vigilans de la favorite ; elle l'avoit vue, fa beauté lui avoit paru dangereufe ; mais, depuis l'arrivée de Géroïde, elle réfolut de la faire voir à l'empereur. Elle étoit parmi les beautés délaiffées du férail : la fultane favorite la fit appeller, la chargea d'une lettre pour l'empereur, où elle lui faifoit des reproches amers fur fon inconfiance, & fur le rappel d'Elmire, après les mauvais procédés qu'elle avoit eus pour elle. Elle ajoutoit qu'elle étoit à même, ainfi qu'Elmire, de lui préfenter de jeunes beautés ; qu'il n'avoit qu'à jetter les yeux fur Palmire, & qu'il verroit qu'il n'y avoit rien au monde de plus intéreffant que cette jeune étrangere ; enfin, que c'étoit elle qui étoit chargée de lui remettre fa lettre.

Elmire & Géroïde étoient chez l'empereur, lorfque Palmire arriva chargée de la lettre de la fultane favorite. Le fultan reçut la lettre, ne la communiqua point à Elmire, il la déchira fur-le-champ ; & prenant Palmire par la main, il la préfenta à Géroïde, & lui dit : Voilà une efclave que je vous donne ; quand on eft auffi parfaite que vous, on ne doit avoir autour de foi que de jolies perfonnes. Vous vous nommez Palmire, lui dit l'empereur ! eh bien, vous ferez fervie par Palmire : à ces mots, Géroïde fe fentit troublée ; elle reconnut, aux traits de la jeune Palmire, le portrait qu'on lui en avoit fait ; elle brûloit de l'interroger en particulier, mais elle craignoit une explication.

Le fultan avoit une foeur qu'il aimoit tendrement, elle n'étoit point belle ; mais elle avoit des graces, de l'efprit &

une candeur rare. Elle protégeoit les arts & cultivoit les lettres ; elle avoit toujours eu du dégoût pour l'hymen, & elle avoit paffé l'âge où l'on marie les princeffes. Géroïde faifoit tant de bruit, qu'elle fut curieufe de la voir. Géroïde fe rendit chez la princeffe, avec la permiffion de l'empereur. Palmire la fuivit comme fon efclave. Géroïde eut le temps de lui dire tout bas en chemin : Palmire, je vous connois, & Corydas n'afpire qu'au bonheur de vous retrouver ; mais je ne puis, dans ce moment, vous en dire davantage ; quand nous ferons plus libres, je vous inftruirai de tout.

La princeffe fit le plus bel accueil à Géroïde. Elle n'ignoroit point qu'en vain l'empereur employoit tout pour lui plaire ; elle le voyoit respectueux avec elle, ce qui lui fit connoître que Géroïde n'étoit point faite pour fe ployer à la fantaifie de fon frere, elle la pria de venir la voir tous les jours : elle lui promit même de l'appuyer de tout fon crédit ; elle defira en même temps d'être inftruite de l'événement qui l'avoit conduite à la cour de Pekin ? Géroïde fut fort embarraffée à ce difcours : elle ne pouvoit fe réfoudre à en imposer à une princeffe du fang ; mais heureufement pour elle, que la foer du roi ne la preffa pas davantage ce jour-là ; & Géroïde fe retira de chez elle avec Palmire, elle fe rendit à fon appartement... Laiffons s'expliquer ces deux jeunes perfonnes, on devine aifément la joie de Palmire, en recevant des nouvelles de fa famille, & de Corydas. Allons au roi de Siam, & à fon fils ; il eft néceffaire qu'ils arrivent à Pekin.

Almoladin eft curieux, il profite du temps que l'on emploie à mettre dans le vaiffeau de nouvelles provisions,

pour visiter les choses les plus remarquables de l'endroit où ils firent cette première station. C'est un port très-fameux, appelé... à cent lieues de mer de Peking, c'est là que se retirent tous les favoris de la capitale. Il descendit dans une chaloupe avec le capitaine & son mandarin ; il aperçut, en mettant pied à terre, un grand homme sec, les bas mal tirés, un habit à la mode du pays, mais plus ample du dos que tous les autres, parce que cet homme avait le dos voûté ; son costume étoit plus crasseux que vieux, il étoit pâle, défiguré ; il avoit de petits yeux, & la physionomie allongée ; il tenoit à la main un manuscrit qu'il regardoit souvent, en jettant les yeux au ciel ; il faisoit de grands bras : à ses gestes, son costume, tout annonçoit au prince que c'étoit un poète, il l'aborda en lui demandant si ce port étoit bien éloigné de Peking. Le poète, moins empressé de l'instruire, que de lui communiquer les vers qu'il vient de faire à la louange de son Uranie, lui dit : Sans doute, monsieur, vous comptez rester quelques jours dans ce pays pour y remarquer ce qu'il y a de plus beau ; après Uranie, tout le reste est médiocre : jugez-en par ces vers.... Ces vers exprimoient la jalousie d'un poète, contre un rival qui lui disputoit le cœur d'Uranie.

Le prince ne put s'empêcher de rire de bon cœur à cette lecture, & fut curieux de connoître l'adorable muse, qui échauffoit la verve de tous ces favoris d'Apollon. Le poète ne manqua pas de proposer à l'étranger de le présenter chez la muse en réputation dans ce pays. Uranie étoit un bel esprit, & tenoit bureau chez elle ; on s'y affembloit deux fois par semaine : régulièrement les plus illustres favoris de l'Europe

y étoient présentés, ainsi que les ambassadeurs, princes & bourgeois ; il n'y avoit point de préférence dans cette cour : pourvu que l'on fût faire des vers en l'honneur d'Uranie, on vous dispensoit de titres, de fortune, de probité même. Cette société formoit une république d'hommes de tous les ordres. Le prince fut amené devant Uranie ; mais, comme il ne lui avoit pas présenté de vers, elle lui tourna le dos. Le poëte se trouva choqué du peu d'accueil qu'Uranie faisoit à son présenté, il crut que c'étoit son rival qui en étoit la cause, &, par une apostrophe en vers, il fit connoître au prince celui qui lui disputoit les bonnes grâces de sa maîtresse. Uranie, qui annonçoit dans son maintien, la douceur, & la prétention à la célébrité, apaisa cette dispute, quoiqu'au fonds elle lui fit grand plaisir. Le poëte enflammé cria au prince : O mortel, qui que vous soyez, avez-vous jamais rien vu sur la terre de plus touchant, de plus ravissant que cette divinité qui nous donne à tous des loix. Le prince avoit beau la considérer, il la trouvoit antique, fêche & ridée ; malgré tous les efforts de l'art, les débris même de son ancienne beauté n'auroient pas piqué l'incomparable don Quichotte. Une jeune paysanne, avec toute sa grossière laideur, lui auroit paru plus fraîche & plus ragoûtante que cette momie chinoise. Uranie s'approcha du chevalier présentant, & lui donna sa main à baiser. Oh ! s'écria-t-il, en la dévorant de caresses, qui ne feroit pas jaloux de cette faveur, après l'imprudence que je viens de commettre ? Soyez témoin, étranger en ces lieux, qu'il n'y a pas de femme plus belle & plus parfaite sur la terre. Voyez la perfection de ses traits. Il y a autant de beautés dans son ame

que fur fon vifage. Le prince fe retourna pour rire. Il vit, dans cet éloge, la plus rude épigramme ; & il ne favoit pas fi cet homme étoit affez fou ou affez borné pour ne pas penfer à ce qu'il difoit. Il alloit fortir de cette fociété qui l'avoit amufé un infant, fans y être connu, quand un homme d'un vrai mérite s'approcha de lui. Ils defcendirent enfemble fans être apperçus. Monfieur, lui dit le fage, vous êtes étranger, à ce qu'il me paroît ? Puis-je vous être de quelque utilité dans ce pays ? n'êtes-vous pas curieux de le vifiter ? Le prince lui témoigna toute fa reconnoiffance, & lui dit qu'il n'avoit que deux heures de temps à fa difpofition. Le fage l'affura que c'étoit affez pour voir ce qu'il y avoit de plus curieux. C'eft ici qu'on voit les vraies manufactures de ces magots en porcelaine de la Chine, que l'on envoie dans toutes les parties du monde. Il fut curieux d'en acheter. Il fe tranfporta au plus fameux magafin. Quelle fut fa furprife de voir dans toutes les pagodes la reffemblance d'Uranie, fous tous les coftumes poffibles. Enfuite on le fit paffer dans une falle de peintures. Ce n'étoit encore qu'Uranie par-ci, Uranie par-là. Tantôt en eftampe, tantôt en portrait, & toujours des vers au bas & auffi fades que plats. Quoi, dit le prince au fage ne pouvant plus fe contenir : eft-ce tout ce que vous avez de fublime & de beautés en femme, puifque partout vous répétez fon portrait ? C'eft la folie de nos poètes, répondit le fage.... je vois bien que c'eft une folie ; mais pourquoi cette femme n'a-t-elle pas d'amis finceres ? ils lui éviteroient des ridicules affreux pour elle. Une femme, qui n'a vécu toute fa vie que parmi les flagorneurs, a de la peine à

s'habituer à des aveux finceres, lui répondit le fage. Un ami qui prendroit fur lui de l'avertir de fes travers, deviendrait fon ennemi juré. J'ai pour principe de refpecter mes amis avec leurs défauts ; Uranie veut être jeune, quoiqu'elle ait paffée cinquante ans ; elle veut être belle, quoique fes traits foient effacés & fa fraîcheur flétrie. Je conviens qu'elle feroit intéreffante encore fi elle n'avoit point enchaîné à fon char une foule de mauvais poètes, qui ont gâté ce que les bons avoient fait pour elle. Ce font deux horribles maladies pour une femme que de courir après la beauté & l'efprit. Il eft impoffible de rattraper l'une, quand une fois elle s'eft éclipsée. Les chevaliers galans peuvent bien vous procurer l'autre, mais à quel funefte prix ! une femme devient le jouet des railleurs & le fujet des fatyres publiques. Il vaudroit mieux qu'elle fût toujours en guerre avec les chanteurs des mufes ; qu'elle s'exposât aux traits impuiffans que leur petite malignité lance fur les femmes qui dédaignent leurs adulations, leurs complimens, leurs épîtres en vers, & tout ce fatras de rimes qui eft fi affommant pour une femme d'un vrai mérite.

Uranie, fans doute, étoit née pour faire une femme aimable, fi fon efprit n'avoit point été empoifonné par des chevaliers de la tournure de celui qui vous a préfenté chez elle. Il n'a la bouche ouverte que pour lui dire un menfonge ou une fadeur. Elle en eft fatiguée, mais elle eft habituée à ce régime, & préféreroit de mourir d'indigeftion que de cefler d'être alimentée de routes ces fottes louanges. Je vois, lui dit le prince, que vous êtes, monsieur, un homme très-fage &

très-aimable à-la-fois. Je fuis fâché que le temps ne me permette pas de m'arrêter ici quelques jours ; & fi les circonftances vouloient que j'y revinffe, je me ferois un plaifir de votre fociété. Je ne m'en vais pas moins acheter plufieurs de ces pagodes. Je les donnerai pour exemple aux femmes qui n'auront pas l'efprit de connoître que tous les âges ont leurs plaifirs, & qu'en ne s'écartant pas du but de la nature, on trouve toujours moyen d'être heureux. L'obfervateur chinois fut étonné de trouver dans un étranger autant de fageffe. Il l'accompagna jufqu'à fon vaiffeau, & tous deux fe quitterent en fe difant mutuellement les chofes les plus honnêtes.

Enfin le roi, ainfi que le prince, continuerent leur route. Ils fe communiquoient les réflexions qu'ils faifoient fur les événemens qui les avoient réunis. Le prince n'oublia pas de raconter à fon pere l'hiftoire des îles Maldives, & l'événement qui l'avoit rendu juge du roi de ce pays. Il le divertit auffi avec le récit de la rencontre du poëte, du ridicule de la mufe Uranie, il lui fit voir fon portrait dans les pagodes qu'il avoit achetés ; ce qui les entraîna dans des réflexions philofophiques fur le compte des femmes. Le roi de Siam en avoit été trop maltraité, ainfi que l'auteur, pour leur faire grace. Le prince ne les connoiffoit point affez, mais il apprit à les connoître.

Quoique le prince penfât fouvent à la perte de fa foer Géroïde, il n'en parloit pas au roi, de peur de l'affliger. Ce prince chériffoit fa foer. Ils s'étoient fouvent confolés enfemble de l'inimitié de leur marâtre, & ce tendre fouvenir

ne se présente point à sa mémoire, sans lui faire répandre un torrent de larmes. Enfin ils arrivèrent à vingt lieues de Peking, dans un port où ils laissèrent leur vaisseau, & se préparèrent à prendre des voitures de terre. Ils laissèrent à bord les trois quarts & demi de leur fuite, & projetterent d'arriver à Peking inconnus. Leur premier soin fut de visiter les manufactures de porcelaine, d'étoffes & de tout ce qu'il y avoit de curieux dans ce pays. On les prit en conséquence pour des marchands, & on les reçut comme des personnes de cet état.

La simplicité de ces deux princes, malgré leur noblesse, & le costume qu'ils ont adopté, donnent aisément le change, & répond entièrement à leur projet. Le bruit que Géroïde fait à la cour, se répand bientôt par toute la ville. Les moyens que les deux sultanes emploient pour se nuire, amufent infiniment le prince & son père, à qui on en avoit fait le récit qui étoit connu de tout le monde. Ils étoient loin de penser que la personne qui fervoit aux projets d'une de ces sultanes, étoit l'objet chéri de leurs éternels regrets. Le hasard produit des événemens bizarres & singuliers, mais qu'on doit regarder comme les effets d'une sage Providence. L'amitié de la sultane Elmire pour Géroïde ajoute encore aux éloges que la renommée fait de cette jeune beauté ; mais l'amour de l'empereur a fait de terribles progrès ; il adore Géroïde, & sans la connoître, il veut l'épouser. Géroïde est traitée en souveraine dans la cour de l'empereur ; elle s'est expliquée avec Palmire. Palmire la conjure de profiter de son crédit pour la faire conduire aux lieux de sa naissance. Géroïde le lui promet, mais la sultane favorite, qui avoit procuré

Palmire, a toujours confervé de l'afcendant fur fon efprit : cette jeune villageoife ne fe défie point de fa premiere protectrice. Elle lui apprend fous la foi du fecret, l'aventure & l'hiftoire de Géroïde & la fiemme. Cette méchante femme, étant inftruite de la naiffance de Géroïde, ne voit en elle qu'une rivale encore plus dangereufe. Quoiqu'enfermée dans le fond du férail, elle ne trouve pas moins le moyen de profiter de la reffemblance des noms & des deux perfonnes pour machiner un complot qui puiffe la venger, à la fois, d'Elmire, de Géroïde & de l'empereur. Pendant qu'elle trame ce complot, venons au roi de Siam & à fon fils, qui fe promenant dans la ville de Pekin & qui s'avancent jufques aux portes du palais de l'empereur. Sa magnificence, fes galeries, fes tours leur en impoferent. Rien n'eft plus majefteux que l'entrée de ce palais. Quelle fut la furprife de ces deux princes obfervateurs, de fe voir aborder par un mandarin de l'empereur, tandis qu'ils examinoient les peintures les plus riches du palais, & les morceaux d'architecture qui font faits pour fixer l'attention des étrangers les moins curieux. Ce mandarin, après les avoir regardé tous deux, fe jette au cou du prince Almoladin, en lui difant : O mon prince ! ô mon élève ! Le roi de Siam le reconnoît. Quoi, lui dit-il, c'eft vous, Amazan ! quel fort vous a conduit à la cour de l'empereur de la Chine ? O mon roi, lui répondit le mandarin, l'injuftice de votre époufe a caufé ma fortune. Je fuis parvenu aux premieres places de l'état ; mais je ne puis vous raconter ici tout ce qui fe paffe. Je vois, lui dit-il, que vous êtes incognito : fi c'eft votre

deffein de n'être point connu dans cette cour, je garderai le fecret, mais faites-moi la grace de venir chez moi, je vous ferai part de tout. Le roi de Siam, ainfi que fon fils, fe firent un plaifir de le fuivre. Almoladin ne pouvoit contenir la joie qu'il avoit d'avoir retrouvé fon ancien maître, fon ancien ami. Ce qui lui faifoit éprouver une double fatisfaction, c'est qu'il efpéroit de s'infruire par lui du gouvernement & de la politique de l'empire chinois.

Quand ils furent chez Amazan, il commença fon hiftoire par ces mots, s'adreffant au roi de Siam.

Lorfque vous m'ôtates le foin de l'éducation de votre fils, vous favez, fire, que je n'eus pas le courage de refter à Siam, malgré les avantages que vous m'y offriez. Je n'étois point fon pere mais j'ofois l'aimer comme mon fils ; cette privation m'étoit infupportable, & je parcourus tout l'univers. Je vins enfin en Chine, où l'on cherchoit un homme affez infruit pour achever l'éducation de la princeffe Idamée ; je fus choifi dans le nombre de ceux qui s'offrirent, & j'ai paffé enfuite de l'inftitution de la princeffe, dans le miniftère. L'empereur m'a fait fon premier mandarin : plus ma faveur eft puiffante, plus j'ai de redoutables ennemis ; & je touche peut-être au moment de ma chûte. L'empereur eft un grand homme, mais il eft foible avec fes maîtreffes : à ces mots, le roi de Siam l'interrompit pour lui demander quelle étoit cette jeune beauté, qui faifoit tant de bruit dans le férail. Je ne l'ai point encore vue, dit-il ; on dit feulement que c'est une fimple villageoife que la fultane Elmire a fait chercher dans quelque hameau pour la préfenter au fultan afin de

détruire l'empire de sa rivale. Cette rivale me vouloit beaucoup de bien ; mais Elmire m'abhorre : ainsi, vous devez concevoir que mon crédit ne tient plus qu'au caprice d'une femme, qui, se revoyant en faveur, peut, au premier instant, demander mon exil ou ma retraite.

Almoladin lui offrit un asyle à la cour de son pere, il lui apprit que sa marâtre n'existoit plus, ainsi que sa foeur ; ce souvenir rouvrit la plaie du roi, il pleuroit amèrement ; mais Amazan trouva le secret de le distraire, en lui parlant des usages & des loix du pays. Le prince aimoit beaucoup la peinture, il s'arrêta à examiner le portrait d'une femme de grandeur naturelle, il demanda à Amazan qui étoit cette femme. Amazan lui répondit que c'étoit la princesse Idamée ; ce portrait étoit parfait, il représentoit une superbe personne ; mais il étoit flatté en tout. La princesse étoit marquée de petite vérole, quoique cela ne parût pas sur le tableau ; elle avoit près de trente ans, & on l'avoit peinte comme une personne à peine âgée de seize ans, on lui avoit donné un teint superbe, elle avoit de fort beaux yeux, & c'étoit le seul point sur lequel on ne l'avoit point flattée.

A la vue de ce portrait, Almoladin se sentit failli d'un sentiment qu'il n'avoit point encore éprouvé. La déclaration de la reine de Golconde avoit ému ses sens, mais elle n'avoit point touché son coeur ; il tomba tout-à-coup éperduement amoureux de la princesse Idamée, mais il n'en fit rien paroître à son pere ni à Amazan ; il le sollicita, cependant, de l'introduire dans l'intérieur du palais de l'empereur, soit qu'il

defirât de voir Idamée, foit qu'il voulût s'infruire par lui-même de ce qui fe paffoit dans la cour de l'empereur.

Amazan lui répondit : Rien n'est plus facile ; mais rien n'est plus dangereux pour vous & pour moi ; & fi l'on venoit à découvrir que vous êtes un prince du fang, vous feriez encore traité plus durement : fans doute, Almoladin auroit cédé à de femblables raifons ; mais l'amour étoit plus puiffant que le difcours d'Amazan. Le roi de Siam, pour fatisfaire fon fils, lui dit qu'il ne pouvoit plus fe déclarer, étant arrivé à Pekin, fans en prévenir l'empereur. Enfin, Amazan voulant contenter les defirs du prince, lui fuggéra un moyen tout-à-fait facile ; il avoit dans fes intérêts la fultane, rivale d'Elmire ; il promit de lui demander, fans le nommer, quel moyen elle pourroit lui procurer pour faire voir à un de fes amis, l'intérieur du palais. Amazan les força d'accepter fa maifon pendant tout le temps qu'ils refteroient à Pekin, & il les quitta pour fe rendre au divan ; enfuite il fut voir la fultane favorite, qu'il trouva livrée au plus grand défefpoir, il lui fit part de fon projet. Cette méchante femme faifit cette occafion qui paroiffoit favorable à fes deffeins. Palmire l'avoit infruite qu'elle avoit un amant qui fe nommoit Corydas. Géroïde portoit au férail le nom de Palmire. Corydas ne lui étoit point inconnu ; enfin, tout lui promettoit un heureux fuccès. Elle facrifioit le mandarin à fes vengeances..... Mais, quel facrifice ne fait pas une femme en fureur, quand la jaloufie & l'ambition la dévorent ? Elle dit donc au mandarin qu'il falloir que cet ami prit le nom de Corydas, fi on l'interrogeoit, & qu'elle donneroit la configne

à tous les esclaves de le laisser entrer ; qu'elle lui remettrait un paquet, & qu'après avoir tout vu, il sortirait par le même endroit qu'il ferait entrer.

Le mandarin, transporté de joie de cet expédient, courut chez lui apprendre au prince & au roi cette heureuse nouvelle ; aussitôt cette perfide écrivit à l'empereur pour lui demander un rendez-vous. Ce monarque étoit naturellement bon, il ne put le refuser à celle qu'il avoit tant aimée ; elle se rendit dans l'appartement de l'empereur, elle n'employa dans sa convention, ni les reproches ni les larmes....

Elle venoit demander sa retraite, comme il l'avoit accordée à Elmire en sa faveur. L'empereur la lui fit sans difficulté ; ensuite elle lui demanda s'il étoit vrai qu'il allât couronner la jeune personne dont il étoit éperduement épris. Oui, lui répondit-il, sa vertu mérite ; mais êtes-vous persuadé qu'elle vous aime, comme vous le méritez aussi à votre tour, répliqua-t-elle ? Ne savez-vous point qu'elle brûle pour un autre que vous ; a-t-elle pu vous garder son cœur, ne vous connoissant pas ? Elmire l'a fait arracher de son hameau la veille qu'elle alloit épouser son amant Corydas.... & ce même Corydas est à Peking, il a trouvé le moyen de former une correspondance avec elle ; enfin jusques dans votre palais il doit s'introduire. Ali, Mamouc, Mazu, & cette Palmire que je vous avois envoyée, & que vous lui avez donnée pour esclaves, sont dans ses intérêts, & doivent profiter demain du temps où vous ferez au divan, pour servir ses projets, & faciliter leur entrevue.

L'empereur ne pouvoit contenir sa fureur. Cependant, il demanda plusieurs fois à la fultane si elle étoit bien instruite de ce qu'elle avançoit ; la coupable ne s'intimida point, & elle eut la fermeté de lui dire de questionner Palmire devant elle, & de lui demander si le nom de Corydas lui étoit inconnu. Aussi-tôt Palmire fut mandée de la part de l'empereur, & parut avec la sérénité d'une personne innocente. Cependant à la question qu'on lui fit, si elle étoit effectivement prête d'être mariée à Corydas, lorsqu'elle fut ravie du sein de ses parens ; la princesse resta un moment interdite, & sans pouvoir répondre. Elle aimoit déjà l'empereur ; elle en avoit déjà imposé, en cachant sa naissance & son nom ; elle n'étoit point faite au mensonge, & sa pudeur la trahit... Vous rougissez, lui dit la fultane !... Géroïde n'avoit point la force de combattre cette femme impérieuse ; elle avoua seulement au fultan que c'étoit vrai qu'elle connoissoit Corydas, mais que ce n'étoit point avec lui qu'elle devoit s'unir. L'empereur examinoit tous ses mouvemens, il n'y voyoit que de la pudeur & de la sensibilité ; ensuite il remercia la fultane, & lui dit : Madame, je suis reconnoissant de vos bontés ; mais elles me deviendroient à charge si elles continuoient : elles troubleroient mon repos ; elles jetteroient l'alarme dans mon palais, & dans mon cœur... oui, pour terminer vos querelles avec Elmire, j'épouse dès demain l'adorable Palmire : à ces mots on annonça la troisième rivale, & le fultan ; n'eut pas le courage de refuser sa visite.

Elmire commençoit à se repentir d'avoir fait connoître à l'empereur une personne aussi parfaite. La faveur de la princesse Idamée pour Géroïde, le bruit de son hymen avec l'empereur, la jettoient dans les plus vives alarmes ; elle concevoit bien, mais trop tard, qu'une épouse adorée est plus dangereuse qu'une amante, qui peut perdre sa place, son crédit au premier caprice ; ces deux femmes ambitieuses furent d'accord en se fixant. On vint chercher la princesse Géroïde, de la part de la princesse Idamée. L'empereur lui permit de se rendre aux instances de sa foeur, & il la conduisit même jusqu'à la dernière porte de son appartement. Cette faveur extraordinaire révolta les deux sultanes ; après s'être fait quelques reproches mutuels, elles furent de la dernière intimité. Elmire, instruite par sa rivale, du nom & du rang de Géroïde, vit bien que sa perte étoit inévitable. Le projet de sa rivale flattoit son ambition ; mais comme elle avoit plus d'esprit elle n'osoit point le tenter ; elle effaya de s'affurer des sentiments de l'empereur, qui revenu à elle, lui témoigna toute la reconnaissance possible de lui avoir fait connoître une personne qui alloit faire son bonheur le reste de ses jours.

Elmire sentit la force de ces paroles ! Quoi, feigneur, lui dit-elle ; une fantaisie, un moment peuvent-ils faire le bonheur de vos jours ? Combien de fois l'amour n'a-t-il pas mis vos sentiments à l'épreuve ? Et si vous aviez cédé à ces transports, combien de fois vous feriez-vous repentir ? J'ai vu l'instant que j'allois monter sur le trône, une autre m'en a chassée, & votre nouvelle amante aura sans doute le même

fort. Non, jamais, répond l'empereur. Elmire, pouvez-vous me parler ainfi !... fongez que mon bonheur fera votre ouvrage, vous reflerez l'amie de mon époufe, fa reconnoiffance, & la mienne doivent vous affurer le premier rang dans ma cour. Ce difcours du roi fatifit l'ambition d'Elmire, mais elle n'ofait ni fe rétracter, ni applaudir au choix de l'empereur ; elle lui repréfenta feulement qu'elle feroit défefpérée fi elle alloit être la caufe qu'il éprouvât le moindre déplaire, qu'une époufe n'étoit point comme une amante, qu'il falloit étudier fon caractère, ainfi que fon coeur ; que l'époufe d'un fouverain devoit être avouée par la nation, qu'elle ne doutoit point que cette jeune étrangère n'eût toutes les vertus qui conviennent à une fouveraine ; mais qu'il devoit avoir la prudence de s'en affurer. Sa rivale ne manqua point d'appuyer ces raifonnemens. L'empereur fatigué de les entendre, leur dit, pour les éloigner, qu'il attendoit fes mandarins, & que, dans toute autre circonftance, il goûteroit mieux leurs repréfentations. Ces deux courtifannes fe retirèrent fort mécontentes. Elmire, cependant, l'étoit moins que fa rivale ; informée de ce qu'étoit Géroïde, elle fe décida à prendre fon parti, réfléchiffant que le crédit d'une fouveraine étoit préférable aux fruits d'une mauvaife action; elle laiffa donc agir la fultane, ne s'occupant que de gagner de plus en plus la confiance de Géroïde ; elle lui fit même quelques reproches de fon peu de confiance en elle, & lui perfuada qu'il falloit tout déclarer à l'empereur ; qu'elle n'en feroit que plus chérie & plus adorée.

Géroïde la pria de s'en charger, n'ayant pas, difoit-elle, la force de lui avouer fon menfonge. Le fultan étoit enfermé avec fes mandarins, à qui il donnoit des ordres pour le jour de la cérémonie, qui devoit fe faire le lendemain.

Amazan fe faifoit un plaifir de procurer au prince de Siam, fon élève, ce coup d'oeil admirable. Il introduifit le prince dans le palais, d'après les ordres de la fultane ; tout l'intérieur du férail étoit ouvert, quatre mille hommes étoient fur pied dans les cours, on tiroit le canon, une mufique martiale s'entendoit par-tout, & répondoit à des concerts mélodieux de l'intérieur du palais, ce qui formoit un accord parfait. Les fultanes & les efclaves étoient parées magnifiquement ; les parfums les plus fuaves étoient répandus dans tous les appartemens. Le temple étoit orné, les victimes étoient toutes prêtes pour le facrifice qui devoit précéder la cérémonie de cet heureux hymen. L'empereur alloit fe rendre aux pieds de Géroïde pour la mener à l'autel, quand la fultane perfide lui manda que Corydas étoit dans fon palais parmi les efclaves, qu'il n'avoit qu'à le faire chercher parmi ceux qu'elle lui avoit nommés.

Van-Li ne connoiffoit point la jaloulie ; (Van-Li eft le nom de l'empereur) mais il voulut favoir fi un étranger pourroit porter l'audace jufqu'au point de s'introduire dans fon palais fans fes ordres ; il ne fallut qu'un mot pour trouver le prince, on vint donc confirmer à l'empereur que c'étoit un inconnu, nommé Corydas qui faifoit le fervice parmi les efclaves. Le fultan ordonna fur-le-champ fon fupplice. Le prince Almoladin fut donc faifi & conduit à la mort en moins

d'une heure ; il étoit dans l'admiration de ce qu'il voyoit ; quand on lui apprit, en l'enchaînant, ce terrible arrêt ; il vit fon échafaud fans frémir, il ne regrettoit, dans ce moment, que de ne pas jouir de la préfence de la princeffe Idamée. Au moment qu'il alloit recevoir la mort, & que le bourreau avoit le damas levé pour lui trancher la tête, Amazan lui arrêta le bras, en difant qu'avant de faire périr cet étranger, il falloit qu'il révélât un myftere qu'il favoit ; qu'il prenoit tout fur lui, & qu'on fufpendît fon fupplice jufqu'à de nouveaux ordres.

Cet événement avoit jetté la confternation dans tout le palais. Géroïde avoit appris, ainfi que Palmire, que c'étoit Corydas qu'on traînoit au fupplice ; elles volerent toutes les deux chez l'empereur, accompagnées d'Elmire, & fe jetterent enfemble à fes pieds pour lui demander la grace d'un infortuné. Géroïde apprit à fon amant le fecret de fa naiffance ; on ne peut exprimer la fatisfaction de Van-Li, il ordonna fur-le-champ de délivrer ce malheureux qu'il avoit condamné au fupplice, s'il en étoit encore temps. Le mandarin étoit accouru chez la fultane qui lui avoit donné ce moyen ; mais, ce fut en vain qu'il la chercha. La perfide avoit profité de ce moment de trouble pour s'évader. Un efclave vint dire à l'empereur, qu'Amazan avoit arrêté le fupplice ; alors Van-Li ordonna qu'on conduisit Corydas au temple, & qu'on lui fit oublier l'événement cruel qui avoit menacé fes jours, en l'uniffant à fon amante.

Géroïde & Palmire ne croyoient pas être trompées dans leur attente ; quoiqu'elles defiraffent toutes deux de revoir

Corydas, le defir de Palmire étoit bien plus vif. La joie renaît dans le palais, on entend des cris d'allégreffe. L'empereur arrive au temple, tenant par la main Géroïde & Palmire ; il demande Corydas, dit qu'on le lui amene fur-le-champ. On avoit placé Géroïde fur un trône magnifique, Almoladin ne revenoit point de toutes les careffes qu'on lui faifoit, & fur-tout quand il vit le fultan lui préfenter une jeune perfonne qu'il n'avoit point encore vue : Recevez-la de ma main, lui dit-il, & que fa préfence efface de votre ame l'impreffion du malheur qui vient de vous arriver ; il crut qui étoit connu, & qu'Amazan avoit deviné fes fentimens, en le voyant confidérer le portrait d'Idamée ; & quoique celle qu'on lui préfentoit ne reffembloit point au portrait qu'il avoit admiré, comme il avoit le coeur prévenu, & que Palmire étoit jeune & belle, il prit aifément le change, & crut voir en elle la princeffe Idamée, il fe jetta aux pieds de Van-Li, & lui dit : Mon frere, je fuis prince comme vous ; vous le favez, & je n'ai jamais brûlé que pour la princeffe Idamée, je l'adorais fans l'avoir vue, & jugez quelle doit être ma fatisfaction, après le danger que j'ai couru. Van Li fut fi furpris d'entendre ce difcours, qu'il crut que le fupplice qu'il avoit évité, & qu'il avoit vu de fi près, avoit tourné la tête à ce malheureux jeune homme. Il dit à Palmire de le raffurer ; mais à fon tour elle recula, & dit qu'elle ne l'avoit jamais vu. Géroïde, qui brûloit de revoir Corydas, & de favoir des nouvelles de la cour de fon pere, s'élevoit plufieurs fois fur le trône pour voir l'homme qu'on cachoit à fes yeux.

L'empereur, ne sachant que penser de cette singulière entrevue, & voulant approfondir ce mystère, prit Almoladin, & le conduisit au pied du trône où sa femme étoit assise. Qu'on se représente les transports de cette reconnaissance ! Géroïde s'élança dans les bras de son frère. Le prince Almoladin ne put se lasser à son tour de tenir sa femme étroitement embrassée.... ils confondent leurs larmes de joie. L'empereur instruit du sort de Géroïde, éprouve, à ce spectacle la plus douce satisfaction. Son amante étoit fille des rois, digne de lui & de son peuple. Pour témoigner au prince tout le plaisir qu'il avoit de lui appartenir : Nous ferons unis doublement, lui dit-il, puisque c'étoit d'abord votre dessein. Ma femme Idamée ne refusera pas, en vous voyant, de faire votre bonheur ; vous portez dans votre personne tout ce qu'il faut pour vaincre la répugnance qu'elle a pour l'hymen. Ma femme n'est point belle, mais elle a des qualités qui la dédommagent de cette privation. Almoladin attribua ce propos de l'empereur sur la beauté de sa femme, à la modestie seule, & il pensa toujours qu'elle étoit telle que le tableau la lui avoit fait voir. Il étoit bien curieux d'apprendre quel événement heureux avoit sauvé Géroïde de la fureur des flots ; & lui avoua que son père étoit, comme lui à Pekin, sous le plus sévère *incognito*. Géroïde, charmée de cette nouvelle, demanda au sultan de lui permettre de voler auprès de l'auteur de ses jours.

Le mandarin, qui ne savoit plus quel moyen employer pour sauver Almoladin du supplice, & ignorant tout ce qui se passoit, crut qu'il n'y avoit qu'un roi, qu'un père qui pût

fléchir fûrement le courroux de l'empereur. N'ayant pas trouvé la fultane, il avoit volé auprès du roi de Siam, pour lui apprendre cette triste nouvelle, ils avoient couru au temple & ils y entroient, quand Géroïde apperçut fon pere qu'elle alloit chercher ; elle se précipita dans ses bras ; & ce pere fortuné, qui craignoit de n'être pas arrive assez tôt pour fauver un fils si cher à sa tendresse, le revoit au même instant qu'il retrouve une fille adorée ; ce noble vieillard n'eut point assez de force pour résister à cette surprise agréable, il tomba sans connoissance ; mais les prompts secours qu'on lui apporta le rappellerent bientôt à la vie, on le transporta dans l'appartement de l'empereur, la cérémonie fut suspendue jusqu'au lendemain. Le fultan, le roi de Siam, Almoladin, Géroïde & Amazan, ne cessoient d'admirer & de louer les décrets de la providence.

Almoladin profita de ces momens de bonheur, pour rappeler à l'empereur la promesse qu'il lui avoit faite, de lui donner la main d'Idamée. Van-Li y consentit avec plaisir, & lui jura de nouveau que la même cérémonie les uniroit tous les quatre. Le roi de Siam applaudit à cette résolution, & se crut trop heureux de voir sa fille impératrice de la Chine, & d'emmener la princesse Idamée dans son royaume ; ils se rendirent tous dans le palais de la princesse qui tenoit à celui de l'empereur. Almoladin, le coeur toujours plein de la fautive image d'Idamée, étoit dans la plus grande impatience de jouir réellement du spectacle de sa beauté. Idamée, de son côté, instruite de ce qui se passoit, avoit vu, de sa tribune au temple, Almoladin, qui lui avoit paru un homme superbe ; ce

qu'on lui avoit dit de l'impression qu'elle avoit faite sur ce prince, avoit encore enflammé son cœur davantage, & elle sentoit qu'elle aimoit pour la première fois ; elle trouvoit feulement ce prince d'un âge trop au-dessous du sien, & elle étoit retenue par la crainte de ne pas fixer long-temps sa tendresse. L'avenir prouvera que cette princesse se trompoit, & ne rendoit pas au prince la justice qui lui étoit due.

On arriva chez elle : l'empereur présenta sa femme à Almoladin, qui resta anéanti du peu de ressemblance d'Idamée ; avec le portrait qu'il avoit admiré chez Amazan, il fit cependant tous ses efforts pour contenir son étonnement. L'empereur demanda à Idamée, si Almoladin lui inspiroit la même répugnance que tous les princes qu'on lui avoit présentés jusque-ici ; elle répondit à son frère avec beaucoup de grace & d'esprit, ce qui plut infiniment à Almoladin, qui se dit à lui-même : Si elle n'est pas belle, elle est aimable ; je me suis trop avancé pour pouvoir reculer. Il réfléchit sur la reine de Golconde, & vit que la beauté entraînoit souvent la coquetterie, il avoit appris que l'homme ne faisoit pas toujours ce qu'il vouloit. Ainsi donc il épousa la princesse Idamée par une philosophie peu commune à son âge. Il se disoit : Les rois n'ont point d'amis, & jusques dans leurs portraits, ils trouvent des flatteurs. Ce précepte lui servoit de leçon pendant tout le cours de son règne.

Les voilà, pendant trois mois, tous heureux à la cour de Peking ; mais le trône de Siam étoit abandonné aux mains des ministres. Leurs cabales, leurs intrigues, leurs projets réciproques de se nuire, entraînoient insensiblement la perte

de l'état. Le roi de Siam avoit reçu des lettres affligeantes sur son royaume, ce qui le détermina à fixer l'époque de son départ. Il en instruisit l'empereur & son fils, à qui il vouloit céder la couronne.

Malgré les instances & les careffes de Géroïde, ce départ fut arrêté & fixé au terme de huit jours.

Idamée adoroit Almoladin, n'éprouvoit aucun regret d'abandonner avec lui la cour de Pekin. Palmire étoit devenue une de ses premières femmes d'honneur. Géroïde lui en avoit fait le sacrifice pour la rendre un jour à son amant.

L'empereur, qui avoit prévu cette séparation inévitable, faisoit préparer, depuis deux mois, des chars, des voitures avec une pompe superbe pour accompagner sa femme jusqu'au premier port de mer. Rien ne devoit être plus beau que ce départ. Toutes les troupes des provinces avoient été mandées. Il y avoit deux cents mille hommes sous les armes. Il sortit cent chars des cours du palais, dans lesquels il y en avoit un d'une hauteur & d'une grandeur immense. Ce char étoit si galant & si riche à-la-fois qu'il éblouissoit la vue. Idamée, Géroïde, Palmire & la sultane Elmire, qui étoit devenue la favorite de Géroïde, étoient dans ce char avec l'empereur, le prince Almoladin, & le roi de Siam au milieu d'eux. Ce char dominoit sur tous les autres. On le distinguoit par sa construction, ainsi que par sa beauté. Il étoit traîné par cent esclaves. La sortie du palais, pour arriver aux portes de la ville, dura cinq heures. Ce temps ne leur parut point long. Tous les habitans étoient dans les rues ou aux fenêtres. Ils

jettoient des fleurs sur le char, & chantoient les louanges de l'empereur, du roi de Siam & de toute sa famille. Une musique militaire & martiale répondoit à ces cris d'allégresse. Le roi de Siam & son fils ne se faisoient point d'admirer les hommages que les Chinois rendoient à leur souverain. Toutes les boutiques étoient fermées. Une rangée d'arbres plantés dans toutes les rues, formoient un portique de verdure. Leur feuillage touffu répondoit aux croisées du premier étage, d'où l'on voyoit sortir des têtes superbes.... Toutes les chinoises étoient parées pour voir passer ce majestueux cortège. Des guirlandes de fleurs, avec des amours entrelacés, étoient suspendues au haut des maisons & formoient des bannières qui tomoient par étages. A peine découvroit-on le ciel à travers ; & les rayons du soleil, qui étoient ménagés par ces berceaux de fleurs, répandoient une douce clarté.... Les parfums qu'on brûloit dans toutes les rues exhaloient une odeur suave. Enfin, on arriva au bout du fauxbourg où l'empereur avoit une maison de campagne, dans laquelle il avoit fait préparer une fête. On y passa vingt-quatre heures dans les plaisirs & dans les danses ; mais le prince Almoladin, qui commençoit à s'ennuyer de tout ce faste, dit à son père & à son épouse, qu'il étoit nécessaire de se séparer de la cour de Peking incognito ; & que, par ce moyen, ils éviteroient à Géroïde des adieux cruels. Il fut arrêté qu'ils partiroient dans la nuit pour aller rejoindre la flotte que le roi de Golconde leur avoit donnée. Amazan fut le seul confident de ce projet. Le roi de Siam lui recommanda sa fille en versant un torrent de larmes. Il pensoit bien qu'il

ne la reverroit peut-être jamais. Ils se réparèrent donc de Géroïde & de la cour de l'empereur, sans être aperçus de personne. Ils rejoignirent leur flotte qu'ils trouverent augmentée de vingt vaisseaux du roi, dans le nombre desquels il y en avoit un pour le roi & pour le prince, supérieur à celui de Golconde. Le roi lui avoit fait présent de deux mille hommes. Chaque vaisseau étoit armé de deux rangées de canon. Enfin, le roi de Siam se vit à même de soutenir avec avantage un combat sur mer, s'il rencontroit des pirates ou quelques flottes ennemies. Il avoit trente-deux vaisseaux à son commandement. Almoladin étoit le chef de cette escadre ; & comme il n'ignoroit rien, il étoit un bon marin. Idamée n'avoit point assez d'yeux pour considérer son époux. Elle faisoit mille caresses au roi de Siam, & sa tendresse pour son fils lui fit bientôt oublier la cour de Pekin. Le prince, de son côté, sans être amoureux d'Idamée, avoit mille attentions pour elle. Elle avoit à ses côtés une beauté dangereuse, mais le prince ne s'en occupoit que pour lui faire des honnêtetés indispensables. D'ailleurs, Palmire ne respiroit qu'après le moment de voir son amant Corydas. Elle versoit des larmes en secret : le prince cherchoit à la consoler par simple humanité. Idamée sentit, dans son coeur les premiers traits de la jalousie. Elle prit Palmire en aversion. Elle ne pouvoit plus la souffrir devant ses yeux. En vain le prince redoubla d'attention & de caresses pour elle ; elle en devint plus furieuse contre cette pauvre infortunée. Elle la traitoit de petite fotte, de mal-élevée, qu'elle n'étoit point faite pour être sa femme d'honneur. Enfin, elle eut la cruauté

de demander qu'on la mît à bord au premier endroit. Le roi de Siam lui représenta qu'il étoit surpris de son changement de caractère & de tant d'inhumanité de sa part contre cette pauvre Palmire. Il la pressa sur l'aveu des torts qu'elle lui reprochoit. Idamée avoua qu'elle voyoit avec douleur que son fils avoit des attentions trop marquées pour Palmire. Le roi de Siam & Almoladin s'aperçurent, mais trop tard, qu'Idamée feroit une femme jalouse & emportée. Le roi n'osoit faire part à son fils de ses réflexions, & le prince craignoit d'alarmer son père, en lui communiquant les siennes. Almoladin fit tout pour adoucir l'humeur de son épouse, mais il ne put se résoudre à abandonner Palmire à son malheureux sort, & à l'injuste vengeance qu'on vouloit exercer contre elle. Leur voyage fut très-long. Ils relâchèrent plusieurs fois pour reprendre des vivres. Almoladin ne regardoit plus Palmire ; il se détournoit pour ne pas voir ses larmes. Mais bientôt l'intéressante Palmire tomba dans un dépérissement qui fit craindre pour sa vie. Privée de son amant, accablée de la haine d'Idamée qu'elle n'avoit point méritée, elle voyoit un avenir affreux. Le roi de Siam cependant ne cessoit, pour la tranquilliser, de lui promettre qu'on la rendroit à son amant, à sa patrie, à ses parents ; mais la haine d'Idamée avoit fait dans son cœur une trop vive blessure. Elle étoit réduite à un état si effrayant, qu'Idamée elle-même ne pouvoit s'empêcher de lui donner quelque pitié & les soins de l'humanité. Palmire, qui aimoit cette princesse, fut sensible à sa nouvelle conduite & en témoigna sa joie. Le prince Almoladin découvrant chaque jour de nouvelles

qualités à Palmire, ne put, malgré toute sa philosophie, y résister inflexible, & il rendit les armes aux vertus & à la beauté de cette infortunée. Il eut cependant assez de courage pour étouffer ou du moins pour diffimuler ses sentiments, ce qui le fit tomber bientôt lui-même dans un état de langueur qui alarma le roi & son épouse. On s'arrêta au premier port pour demander aux disciples d'Esculape, s'ils pouvoient continuer leur voyage. Ce port n'étoit qu'à trente lieues du royaume des îles maldives, où Almoladin avoit remis le roi sur le trône. Il y avoit dans ce port des hommes réputés très habiles dans l'art de la médecine. On venoit les consulter de toutes parts. On appella à bord ces hommes expérimentés qui, quand ils furent que c'étoit le roi de Siam avec son fils, arrivèrent au vaisseau en grande cérémonie. Ils avoient des robes d'une grandeur & d'une longueur prodigieuse & des grands bonnets noirs en forme de clochers.

Palmire avoit été transportée sur un autre vaisseau que celui du prince où elle avoit d'abord été. Almoladin, voyant arriver ces gens en cet équipage & en cérémonie, crut que Palmire n'étoit plus. Il versa des larmes abondamment. Son père & son épouse s'imaginèrent que c'étoit l'aspect des médecins qui l'avoit effrayé, & qu'il se croyoit plus en danger qu'il ne l'étoit effectivement. Mais Almoladin ayant dit à son épouse : Hélas ! cette malheureuse Palmire a donc terminé sa carrière & ses maux ; elle n'est donc plus, Idamée ne se trompa plus sur le motif de la maladie de son époux & le lui témoigna par sa réponse. Tranquillisez-vous, lui répliqua-t-elle : elle vit encore pour mon malheur ; je dis

pour mon malheur, puifqu'elle vous intérefte au point de vous faire répandre des larmes. Almoladin reconnut fon imprudence ; & foit qu'il voulût la réparer, foit que la joie d'apprendre que Palmire vivoit encore lui donnât plus de force, il combla fa femme de carffes. Il fit tout au monde pour la diffuader. Il éprouva même des remords de brûler pour une autre que fon époufe ; il ne pouvoit fe diffimuler l'amour d'Idamée, & il auroit voulu, en grand homme, rendre Palmire à fon amant. Il laiffa donc exercer fur lui toute l'ignorance de ces fameux médecins. L'un ordonnoit le bouillon de poulets, un autre celui de tortue, enfin on finit par opiner que le prince étoit attaqué du fcorbut ; qu'il falloit qu'il paffât fix mois dans leur pays, dont l'air étoit un anti-fcorbutique, ainfi que les plantes qui naiffent dans leur climat. Le prince, qui connoiffoit la véritable caufe de fon mal, leur affura au contraire que fon air natal feul pouvoit lui être plus falutaire que tous leurs médicamens, leurs racines, & fon féjour dans leur pays. Il voulut continuer fa route fur mer pour arriver à Siam & pour être à même de remettre Palmire dans le fein de fa famille. On découvrit enfin le hameau où Palmire avoit reçu le jour, & on y cingla. A cet aspect, cette infortunée fentit renaître fes forces. La joie ranima fes couleurs. Elle voulut defcendre la premiere à terre. Idamée ne pouvoit contenir fa joie, elle defcendit auffi fur le rivage avec le roi, fon époux & le premier mandarin. Soit qu'Idamée fût naturellement bonne, foit que les femmes le deviennent quand leurs voeux font accomplis, elle combla Palmire de bienfaits. On fe mit en route pour la conduire à

ses parens. O terrible événement ! Corydas n'étoit plus. Dans quelques minutes, tout le village fut affemblé, tous les habitans dévoroient Palmire de careffes ; mais comment lui apprendre que son amant avoit cessé de vivre ? Elle le demandoit à grands cris, & personne n'osoit l'instruire. Le prince, qui s'apperçut de l'embarras de ces bonnes gens, en tira quelques-uns à l'écart, & il en apprit la mort de Corydas, occasionnée par la perte & l'absence de sa chère Palmire. Le prince fut fort embarrassé, il ne savoit comment s'y prendre pour porter cette triste lumière dans le coeur de Palmire. C'est un coup de foudre pour elle, se disoit-il ; si Idamée du moins ne l'avoit pas prise en aversion, je l'aurois emmenée à Siam. Il fit part à son pere de cette triste nouvelle, en présence d'Idamée. On opina qu'il falloit la remettre entre les mains de Palémon, puisqu'elle n'avoit point de parens ; que ce bon vieillard lui feroit de pere, comme il en avoit voulu servir à Géroïde. Amadan & Almoladin étoient instruits de tout. Enfin, Palmire impatiente de revoir Corydas, s'ennuyoit des careffes de ses bons concitoyens ; elle demandoit Corydas à toute force. Le prince lui dit d'abord qu'il étoit absent, qu'il étoit allé faire un tour dans le royaume de Siam, & qu'il n'en étoit pas encore revenu ... Idamée, qui ne manqua pas de mal interpréter l'intention de son époux, apprit cruellement à Palmire qu'on la trompoit, & que son amant n'étoit plus : qu'elle lui conseilloit de rester parmi ses anciens amis..... A ces mots, Palmire tomba évanouie, & l'on eut toutes les peines possibles de la rappeler à la vie. Le prince manqua de courage dans cette circonstance. Il ne put

caché ce qu'il fentoit pour cette jeune perfonne ; & quand il la vit dans cet état, fes yeux le remplirent de larmes, & fa douleur ne put fe diffimuler aux regards de fon pere même, qui prit Idamée par la main, &, pour lui éviter ce fpectacle, la conjura de regagner le vaiffeau. Il prenoit ces précautions, parce qu'Idamée étoit enceinte de fix mois, & qu'on ne pouvoit trop la ménager dans une femblable occafion. Cette princeffe fit d'abord quelques difficultés de s'embarquer fans fon époux ; mais le roi la raffura & lui promit de lui ramener fous quelques infans Almoladin, quand ils auroient confié la jeune Palmire à ces bons habitans. Elle gagna donc le vaiffeau avec le premier mandarin.

Le prince ne s'étoit point apperçu de l'abfence de fon époufe, ni de l'inquiétude de fon pere qui l'obfervoit & l'avoit pénétré. Le roi de Siam lui frappa fur l'épaule pour le faire revenir à fon devoir & le diftraire de Palmire qui l'occupoit tout entier. Hélas ! dit ce prince, en fixant tendrement fon pere : laifferons-nous cette infortunée dans l'état déplorable où elle eft plongée ? Que fera-t-elle ici ? Corydas n'y eft plus. Elle étoit déjà habituée avec nous. Si Idamée avoit moins de cruauté, nous pourrions l'emmener à Siam, & elle pourroit trouver au moins dans vos bontés une confolation à fes maux. Prince, lui dit le roi d'un ton févere, vous n'êtes plus le même. Ce n'eft point la haine d'Idamée que je crains pour Palmire, mais votre paffion pour elle auffi injufte qu'offenfante pour votre époufe.

Almoladin ne fut que répondre à cette obfervation. Il étoit coupable, & la rougeur de fon front, & l'embarras de fa

voix ne le prouvoient que trop. Il n'eut que la force de dire au roi, qu'il s'en rapporteroit entierement à sa sageffe, & feroit tout ce qu'il jugeroit à propos.

Palmire avoit rouvert les yeux, la premiere perfonne fur qui elle les fixa fut Almoladin. Elle ne l'avoit pas vu depuis un mois ; sa préférence ranima ses sens. Elle s'étoit habituée sans peine à cette figure auguste. Son amour pour lui étoit du respect, mais l'on va bien vite du respect à l'amour, & de l'amour à l'indifférence, comme Almoladin l'avoit éprouvé après son union avec Idamée. Amour ! sentiment frivole, mais qu'on ne peut définir, mais charmant ! il subjugué les bergers, les rois, les sages. Almoladin, sans doute, auroit voulu être en ce moment le berger Corydas. O destinée affreuse ! il étoit prince, & c'étoit pour combattre l'amour & la nature.

Palmire se releva & se jeta aux pieds d'Almoladin en lui serrant les mains, & en l'arrosant de ses larmes. Ah ! mon prince, lui disoit-elle, j'ai tout perdu ; mon amant, mon époux & l'amitié de la princesse votre épouse. Vous vous intéressez à mon sort ; c'est encore pour moi une grande consolation... Almoladin en retenant à peine les larmes qui le suffoquoient, & les sentiments du plus tendre amour qui l'agitoient, jeta les yeux sur son père, & lui montra seulement Palmire à ses pieds. Son silence exprimoit le plus vif regret de n'être pas uni à Palmire. Le roi, pénétré de la situation de son fils & de celle de Palmire, la releva avec bonté : Mon enfant, lui dit-il, il faut se soumettre aux décrets de la Providence. Le ciel n'a point voulu vous conserver

Corydas, vivez pour confoler fon malheureux pere, devenez fa fille, & nous prendrons foin de vous & de lui : Oui, s'écria-t-elle, je n'ai plus rien à defirer au monde que de vivre auprès de ce respectable vieillard, auprès du pere de mon époux ; je veux le chérir en fille, & lui prodiguer tous mes foins. Elle demanda à le voir. On lui apprit que Palémon s'étoit retiré dans la forêt où fon fils avoit été enterré, & qu'il vivoit là feul, près de la tombe de cet infortuné ; que fon plus grand plaifir étoit d'arrofer tous les jours de fes pleurs la terre qui couvroit le corps de fon fils. Palmire fe fentit tranfportée à ce récit. Elle efpéroit bien que Palémon ne refuferoit pas de l'unir à fon fort & de mêler fes larmes aux fiennes. Elle demanda donc au prince de la faire conduire promptement dans la forêt où étoit le tombeau de fon amant, & où elle devoit trouver un pere. Le prince y confentit. C'étoit la même forêt où Géroïde s'étoit arrêtée, où elle avoit entendu la voix de Corydas. On ne pouvoit y arriver par terre. Cette forêt étoit une île bordée de rochers efcarpés, & cette île n'avoit été découverte que par Corydas. Il étoit dangereux d'en approcher avec un vaiffeau. Le prince cependant voulut y conduire Palmire & la remettre entre les mains de Palémon. Le roi ne put s'empêcher d'y confentir ; mais, en homme fage, il voulut accompagner le Prince & Palmire ; quoiqu'il fût bien fur de la prudence de fon fils, il préféroit encore ne pas la mettre à l'épreuve. On alla dire à Idamée qu'on s'apprêtoit à conduire Palmire au pere de Corydas, & qu'elle ne fût point inquiete, que, dans quelques heures, le prince & le roi reviendroient la trouver. On aborda

à la colline où il falloit monter pour parvenir à la forêt. O féjour enchanteur où la nature a déposé tous ses trésors ! Palmire va t'embellir encore ! Seule, elle va vivre dans ce désert ; & toi, prince, qui brûles pour elle, tu ne peux la fuivre.

Almoladin avoit plus à souffrir qu'un autre : il étoit né avec des passions violentes, & sans cesse elles étoient en guerre avec sa raison. Sa vertu cependant en triomphoit toujours, & dans cette circonstance, il y mit le comble en peignant à Palmire le bonheur de vivre seule dans un désert. Sans doute il le fentoit ; mais il auroit voulu l'habiter avec Palmire, & il falloit lui conseiller d'y passer seule des jours aussi précieux. On arrive au pied de la cabane de Palémon. Elle étoit entourée de grands cyprès & de pins. Tout inspiroit la tristesse & la douleur, en approchant de cette enceinte ; la cabane étoit fermée ; on en fit le tour, on ne vit personne, on aperçut sur un arbre une inscription conçue en ces termes : *C'est ici le chemin qui conduit au tombeau de Corydas.*

Palmire fondit en larmes ; & ses cris, qui exprimoient la vraie douleur, étoient répétés par les échos de ce triste féjour. Elle parcourut avec rapidité cette allée. Le prince la fuivoit à grands pas ; mais le roi de Siam ne pouvant aller aussi vite, Almoladin fut obligé d'arrêter Palmire. Etoit-ce humanité ? étoit-ce pitié ? ou plutôt n'étoit-ce pas amour ? Ces trois sentimens se confondoient dans son ame, & le portèrent à faire comprendre à Palmire que son désespoir lui déchiroit le cœur. Il envioit le fort de Corydas ; il lui disoit qu'elle ne connoissoit pas toutes ses souffrances, & qu'il étoit cent fois

plus à plaindre qu'elle. Palmire, en considérant le prince, se sentit plus calme. Une bergère peut préférer son berger au premier monarque du monde, quand il vit, quand il est supérieur au monarque en respect & en beauté ; mais un prince qui réunit tous les avantages a bien du pouvoir sur l'esprit d'une bergère. Palmire n'avait que seize ans ; & quoi qu'elle se fût un peu formée à la cour de Peking, & qu'elle fût au fait des grandeurs & de l'intrigue, son âme n'était point corrompue. Les discours du prince lui parurent l'effet de l'humanité qui lui était naturelle, plutôt que celui de l'amour qu'il avait pour elle, & qu'elle devait ignorer. Elle lui répondit ingénument qu'après Corydas & Palémon, il était le mortel qu'elle chérissait le plus ; que c'était avec la plus vive douleur qu'elle allait bientôt se voir privée de son auguste préférence, & que cette fatale idée ajoutait encore à son malheur.

Le prince portait sur lui un portrait en miniature, parfaitement ressemblant, qu'il avait fait faire à Peking pour Géroïde, & qu'il avait oublié de lui donner. Palmire, lui dit-il en lui montrant son portrait : Cette figure, en mon absence, pourroit-elle me rappeler dans votre esprit ? pourroit-elle affaiblir le tendre souvenir de Corydas ?..... Palmire baissa les yeux,.... rougit,.... & dit, en prenant le portrait : O mon prince ! il ne me quittera jamais ! Je vous verrai sans cesse ! Votre image me rappellera vos bienfaits, vos bontés, qui feront toujours chères à mon cœur ! Ce n'était point encore de l'amour. C'était la plus vive & la plus tendre reconnaissance. Palmire pouvoit-elle, en ce moment, définir

ce fentiment ? Un mélange fecret de divers fentimens mettoit le trouble dans fon coeur. Elle adoroit Corydas, elle le pleuroit ; mais elle fe plaifoit à voir le prince, & un fort cruel alloit la priver bientôt de ce plaifir. On étoit arrivé au tombeau de Corydas fans s'en appercevoir. Palémon étoit au pied étendu fur le marbre. Palmire fe précipite dans fes bras : ... Quoi, mon pere, lui dit-elle, vous n'avez plus de fils, & je n'ai plus d'époux. Je fuis la caufe de fa mort, & je ne vivrai déformais que pour confoler votre vieilleffe. Palémon, abattu fous le poids de la douleur, fe fentit tout-à-coup éveillé. O ma fille ! lui répondit-il, quelle infortune vous a féparée de nous, & quel dieu bienfaifant vous ramene dans mes bras ! Le roi de Siam, s'écria-t-elle, le prince fon fils, que vous voyez devant vous. Venez, venez, mon pere, tombons aux pieds de ces princes auguftes, & témoignons-leur notre vive reconnoiffance. Elle ajouta, en regardant Almoladin : Je n'oublierai jamais leurs bontés pour la malheureufe Palmyre. Le roi de Siam offrit à Palémon de le ramener dans fon village, & de le rendre le plus riche & le plus puiffant de tout le pays ; mais il refufa tous ces avantages, ainfi que Palmire, qui borna fes demandes au roi de Siam, à avoir la permiffion d'élever une maifon dans cette forêt, où les femmes infortunées qui auroient perdu leurs époux ou leurs amans pourroient fe retirer & y oublier le refte du monde.

Le roi y confentit avec plaifir. Il fe figura que Palmire avoit fait le voeu d'être la prêtrefse d'un temple dévoué aux dieux. Almoladin ne manqua pas de repréfenter à Palmire qu'elle fe méfiât de fa douleur, qu'elle ne formât pas trop

légèrement. des vœux, qu'on manquoit quelquefois à ces fermens trop précipités & enfans du défefpoir ; qu'en brûlant l'encens, fouvent on étoit bien profane.. ; qu'on avoit vu des veftales fe repentir d'avoir prononcé des vœux ; qu'elle pouvoit donner un afyle & l'hofpitalité aux infortunées qui ne pourroient plus vivre dans le monde ; mais que, pour faire une bonne action & remplir les devoirs de l'humanité, il ne falloit jamais y être forcé ; qu'enfin il la conjuroit de ne fe point lier par des noeuds indiffolubles. Le roi & Palémon applaudirent à ce sage confeil ; elle en reconnut elle-même toute la prudence, & elle promit de ne jamais s'engager qu'après s'être bien affurée de fes vrais fentimens. Il fallut fe féparer : ô cruelle deftinée ! Palmire étoit moins à plaindre. Elle pleuroit encore Corydas, & elle avoit le portrait du prince, mais Almoladin fe trouvoit privé de tout à-la-fois. Il falloit quitter un afyle qui faifoit toute fon ambition pour aller monter fur un trône qu'il dédaignoit. Il falloit renoncer au bonheur de vivre avec Palmire, pour aller régner avec Idamée que fa jaloufie avoit rendue infupportable & avoit totalement changée. Son injustice envers Palmire avoit donné naiffance à la paffion de fon époux. Car plus elle l'avoit rendue infortunée, plus cette jeune perfonne avoit paru belle & intéreffante aux yeux du prince. Combien cette féparation la rendoit encore plus chere à fes yeux ! On avoit chargé la chaloupe de préfens immenfes, tant en monnoie d'or qu'en bijoux & diamans. On laiffa Palémon poffeffeur du tout. Le prince prit feulement en échange de fa chaloupe celle de

Palémon pour se rappeler toujours Palmire. Séparation cruelle ! adieux presque éternels!

Le roi, seul avec le prince, se crut autorisé de représenter à son fils toute son imprudence ; mais Almoladin l'arrêta par ces paroles : Mon père, lui dit-il, je suis homme. Je dois me justifier à vos yeux. Je ne vous cacherai point mes secrets sentiments, un bon père doit être notre ami, notre premier confident. Lorsque nous nous rendîmes chez Amazan, vous ne pûtes vous empêcher d'admirer le portrait d'Idamée. Je sentis, à cette vue, pour la première fois, le trait invincible de l'amour ; mais mon père & vos sages conseils ne purent me détourner de chercher tous les moyens de voir la princesse Idamée ; oui, mon père, je l'avoue à présent, l'envie de connaître la politique d'une cour aussi secrète & aussi somptueuse, étoit moins forte que l'envie de voir Idamée. Je fus pris & condamné au supplice, je fus ensuite amené aux pieds de l'empereur qui me présenta l'adorable Palmire. Je la pris, je ne vous le cache point, pour la princesse, quoique ce fut un autre genre de beauté que celle du tableau. Je déclare mes feux à l'empereur en recevant ce trésor de sa main ; mais j'étois dans l'erreur, & j'avois demandé de m'unir à Idamée. Vous arrivez, on nous conduit chez elle. Vous savez combien sa beauté diffère, ainsi que sa jeunesse, du tableau qui a excité notre admiration chez Amazan. Cependant son air affable, son esprit & ses grâces m'attachèrent bientôt à elle. Je ne brûlois point pour elle d'un amour violent, mais je crus que je pouvois être heureux avec une femme aimable. Palmire n'avoit produit sur mon

coeur que l'infant d'une surprife agréable, je ne m'arrêtois point à fes charmes & j'époufai Idamée. Palmire, à fes côtés, ne me la rendit pas moins agréable. Je ne voyois que les qualités, les vertus d'Idamée, fon amour pour moi & fon efprit. Je m'inftruifois dans fes converfations. Peu de femmes ont autant d'érudition qu'elle, & j'aurois été le plus heureux des hommes fans fes perfécutions & fon injufte jaloufie. Quoiqu'elle eût perdu dès-lors à mes yeux tous les charmes du moral, que ce ne fût plus cette femme adorable qui me faifoit parcourir l'univers dans fes difcours, qui me détailloit & m'expliquoit ce qu'il y avoit eu de plus beau & de plus admirable depuis le commencement du monde, je lui étois encore fidele, & je m'obftinois à la trouver aimable. Mais Palmire dans la douleur, perfécutée injuftement par mon époufe, devint à mes yeux une femme intéreffante. Sa douceur, fa candeur la rendoient encore plus belle. Je combattis ces premiers fentimens, mais l'amour s'irrite avec plus de violence quand on veut lui oppofer un autre maître. Par-tout fupérieur, par-tout vainqueur, il ne fait que des efclaves, & je me vois aujourd'hui le sien, en combattant fes lois ; j'adore Palmire, & je l'abandonne, je la fuis, & je vais vivre avec mon époufe. Que trouvez-vous de repréhenfible dans ma conduite, fi ce n'eft de pouvoir étouffer un fentiment qui ne dépend pas de moi ? Je fouhaite & je défire qu'Idamée me faffe oublier l'infortunée qui regne feule dans mon coeur. Je me facrifie tout entier à mon devoir. Que puis-je faire de plus ? Le roi fe jetta au cou de fon fils, verfa un torrent de larmes & le plaignit. O mon fils ! vous ne pouvez

être heureux en pensant ainsi. Votre situation, quoique différente de la mienne, n'est pas moins affligeante. Lorsque j'adorais votre cruelle maîtresse, je ne vous en chérissais pas moins. Il fallut cependant me priver de vous, & je trouvais quelque consolation dans la barbare qui faisoit mon supplice. Vous sacrifiez à votre épouse que vous n'aimez point l'amante que vous adorez ; cette force est au-dessus de l'homme, & me donne un témoignage bien sûr de votre sagesse, qui m'annonce que vous ferez un grand roi. Allons, mon fils, partons ; arrivé à Siam, je détache mon bandeau pour en ceindre votre front. Il faut régner, mon fils, il faut que l'amour & le bien de vos sujets calment votre cœur trop agité en le remplissant tout entier. Vivre près de mon fils, le voir commander à mon peuple est le seul vœu que je forme désormais sur la terre. Le prince touché des paroles de son père ne parla plus de son amour, il ne lui exprima que sa tendresse pour lui. Il lui fit paroître qu'il ne vouloit plus s'occuper que du bonheur d'être bientôt père lui-même ; & tous deux rejoignirent le vaisseau d'Idamée dans cette douce rêverie. Le prince la trouva affligée & fondant en larmes. Sa tendresse, sa situation touchèrent vivement le prince. Idamée fut bientôt consolée en voyant Almoladin ; & Palmire n'offrant plus à ses yeux un objet qui lui portoit ombrage, elle reprit bientôt sa gaieté. Le prince fut enchanté de son enjouement tout le reste du voyage. Le roi de Siam ne pouvoit s'empêcher de les admirer, & il ne doutoit plus qu'Idamée ne vînt à bout d'effacer bientôt de l'esprit de son époux le souvenir funeste de Palmire. Ils arrivèrent à Siam où

tout étoit dans le plus affreux défordre. L'abfence du roi & de fon fils avoit fait former des partis entre les princes & les premiers de l'état. Depuis trois mois, une guerre civile défoloit ce royaume. Le prince, à l'approche de Siam, commanda à la flotte de tirer une bordée de canon dans la mer. Tous les habitans coururent fur le rivage. Les deux partis furent d'accord à cet aspect. Ils craignoient une armée ennemie ; mais quelle fut leur furprife quand ils reconnurent leur roi & fon fils ! O joie inexprimable ! Les ennemis fe réconcilierent, s'embrasserent & fe joignirent pour faire éclater leur joie de revoir leur fouverain. L'on entendoit partout des cris d'alégreffe. Le roi & fon fils furent reçus avec un tranfport général, & on lui rendit d'un commun accord le trône que perfonne n'avoit occupé pendant fon abfence. Mais qu'il trouva de changemens dans fon empire ! il falloit toute fa fageffe & celle de fon fils Almoladin pour remettre l'ordre & le calme. La guerre finit, & la paix revint parmi fes fujets. Idamée fut accueillie en fouveraine ; tout le monde vouloit la voir ; on la dévoroit de careffes. Sa groffeffe, qui étoit avancée, fit naître de nouveaux fujets de joie, & chaque jour voyoit éclore de nouvelles fêtes parmi le peuple. Deux mois s'écoulerent dans les plaifirs, tandis que le roi & fon fils paffoient les jours & les nuits à travailler pour réparer les défordres de l'état.

Enfin Idamée mit au jour un prince beau comme l'amour. C'étoit le portrait d'Almoladin. Il ne pouvoit exprimer fa joie de fe voir pere. Jamais un fpectacle plus raviffant ne s'étoit offert à fes yeux. Idamée voulut elle-

même allaiter fon enfant, & l'on ne crut pas devoir s'opposer à cette marque de l'amour maternel. Cette résolution estimable flattoit infiniment Almoladin, Idamée lui en devint plus chère, & le souvenir de Palmire s'affoiblissoit tous les jours. Il falloit l'oublier. Le spectacle touchant de fon épouse qui allaitoit fon fils, le rendit bientôt l'homme le plus heureux. Il pensoit cependant encore de temps en temps à Palmire, & il la plaignoit : Quoi, se disoit-il, faut-il que cet amour frivole & passager empoisonne les plus belles âmes ! Que de maux n'a-t-il point causés à ceux qui se sont livrés à ses fureurs ! Sans doute, si j'avois été maître de mon sort & de mon choix, je n'aurois point eu d'autre épouse que Palmire. Mais une barrière effroyable est entre elle & moi. Ces réflexions l'affligeoient toutes les fois qu'il avoit le malheur de s'y abandonner ; & il tâchoit de les éviter en pensant à tout ce qu'il avoit de plus cher à Siam.

Le roi, qui voyoit avec plaisir la tendresse d'Almoladin pour fon fils, fut troublé dans fon bonheur par une maladie férieuse qui devoit le conduire au tombeau, au moment qu'il préparoit ses sujets à recevoir l'abdication de sa couronne en faveur de fon fils.

On tenoit le prince éloigné du lit de fon père le plus qu'on le pouvoit, pour éviter les effets de leur douleur mutuelle. Cependant le roi, à son dernier moment, vouloit voir Almoladin. Il le fit appeler, & lui tint ce discours : « Mon fils, vous êtes père actuellement & digne de régner sur votre peuple par l'amour que vous avez pour votre fils. Tous vos sujets sont vos enfants, vous devez les chérir de même.

Elevez votre fucceffeur, comme je vous ai élevé. Apprenez-lui de bonne heure qu'un bon roi, quand il a fait le bonheur de fon peuple, n'a pas encore tout fait ; qu'il doit mettre fon héritier en état de marcher un jour fur fes traces ; qu'il doit être le premier inftituteur de fon fils ; lui montrer qu'un roi eft l'homme le plus à plaindre quand il n'eft point adoré & refpecté de son peuple ; qu'il fe trompe lui-même quand il penfe qu'il eft fait pour régner feulement ; qu'il n'a eu que la confiance de fes égaux, quand on a déposé dans fes mains le pouvoir fuprême : qu'il ne doit jamais abufer de ce dépôt facré, & qu'il doit punir tout flatteur qui voudroit l'éloigner des principes d'un roi fage qui donne à fon peuple un fucceffeur digne de le remplacer. Je vais mourir mon fils ; mais je vais revivre en vous, & puiffiez-vous, un jour, avoir une fin auffi douce que la mienne ! A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il mourut. La confternation fe répandit dans tout le royaume ; mais la fatisfaction de voir régner Almoladin calma bientôt les efprits.

Le prince cependant ne pouvoit fe confoler de la perte de fon pere. Il régnoit avec lui, c'étoit fon ami, fon confeil ; fe voir ainfi privé tout-à-coup d'une fi douce fociété, fut pour lui le coup le plus terrible. La philofophie ne fut point affez puiffante pour commander à la nature comme elle avoit commandé à l'amour. Il fe livra tout entier à fa douleur, & ce qui l'irritoit davantage c'étoit de voir Idamée plus calme que lui, & qui annonçoit dans toute fa perfonne une joie fecrete de fe voir reine. La fuite ne prouvera que trop combien étoit forte en elle cette envie de régner ! envie

qui est plus dominante encore chez les femmes que chez les hommes.

Le nouveau roi s'enferma plus d'un mois dans son palais, & ne voulut voir que son épouse & son fils, tout ce qui étoit à même de le consoler, & de ne point lui rappeler qu'il avoit perdu son père. Le nouveau titre de roi que ses sujets lui donnoient, lui faisoit ressentir une douleur amère. Il fallut cependant qu'il renonçât à la loi qu'il s'étoit imposé de se cacher à son peuple, qui venoit en foule aux portes du palais le demander à grands cris. Il sortit & se montra sans gardes au milieu de ses sujets ; il les embrassoit tous indistinctement en versant un torrent de larmes. Le peuple transporté le portoit en triomphe par toute la ville, chacun se disputoit le bonheur de l'approcher. On ne le ramena que le soir dans son palais. L'aspect de son épouse & de son enfant, l'amour de ses sujets, dont il ne pouvoit douter, appaiferent insensiblement les douleurs de la nature.